

# LE GENTLEMAN DU QUAI D'ORSAY

**Marc-Philippe NANQUETTE**



Le soleil s'est levé tôt en ce mois de juin. Les rayons brûlent déjà la peau de ceux qui ont pris le parti de dormir à la belle étoile sur le sable, devant la mer. Par choix ou par nécessité économique, qu'importe. Ils forment une communauté qui se soude et se reconnaît tout au long de l'été.

Il avance. Il est très grand, très mince, vêtu d'un smoking blanc, il arbore la légion d'honneur et porte un œillet bleu à la boutonnière, Avec ses cheveux argentés et une certaine nonchalance dans le déhanché de sa démarche, il ressemble à un aristocrate du XVIIIe siècle. Seul détail incongru, il a les pieds nus.

Il avance, il avance. Il entre dans la mer, calme, et continue d'avancer. Au pas. Bientôt l'eau lui arrive aux hanches, puis au torse. Il continue d'avancer.

Il va bientôt disparaître, disparaître à la vie, à la vie terrestre qu'il a tant aimée, qui lui a tant donné. Mais qui aussi vient de tout lui reprendre.

Le crabe, le méchant, celui qui mange la cervelle. Il le sait depuis six mois, il sait aussi que la déchéance sera terrible. Il se dit que c'est mal fait la vie, car on n'en voit la beauté que vers la fin.

Il ne veut pas, lui qui a tant vécu. Il avance encore, il disparaît dans cette mer qui l'avait justement accueilli dès son adolescence.

Cette mer qu'il connaît, qu'il respecte, lui l'ancien plaisancier.

Il avance vers la mort plus que vers le suicide, une destruction flamboyante.

\*

1945, La France est exsangue. Elle risque de sombrer dans l'anarchie. La guerre a laissé des séquelles dont il faudra de longues années pour effacer les traces. Il faut la reconstruire, plus de 3 millions d'immeubles et 10 000 ponts ont été détruits.

Mais il y a le Général de Gaulle, l'homme du 18 juin qui, depuis Londres, a fédéré et organisé la résistance, l'homme qui a obligé les alliés, Churchill et Roosevelt, à le reconnaître en tant que cheville ouvrière de la libération de la France.

En octobre 1944 son gouvernement est légitimé. Il ne sera que provisoire puisque le 20 janvier 1946 il démissionne, les députés revendiquant l'autorité sur l'exécutif. Il s'en suivra d'ailleurs une gabegie qui, par les gouvernements successifs, plongera la France dans le chaos économique et social. Mais il aura eu le temps de jeter les bases de ce que plus tard on appellera les « trente glorieuses ». C'est pendant ce court moment d'histoire qu'il permettra aux femmes de voter, qu'il jettera les bases de notre assurance maladie universelle : la sécurité sociale, que tous les

peuples encore aujourd'hui nous envient. Beaucoup de français doutant de la qualité de leurs institutions, il jettera aussi les bases de la nationalisation des grandes entreprises de transport, de l'énergie et du crédit. Renault devient une régie.

Ce qui se passe en France de l'après-guerre est paradoxal, car si les français souffrent amèrement des restrictions, du rationnement, du manque de nourriture et de produits de toutes sortes, l'espoir renaît peu à peu. Ils en ont tellement bavé qu'ils prônent l'insouciance.

C'est à cette époque que le magazine américain « Life » écrit en parlant de la France "*un gigantesque bordel dans lequel vivent 40 millions d'hédonistes*"

A 34 ans en 1945, Carmen de Tommaso installe sa maison de couture aux Champs Élysées et la rebaptise CARVEN. Elle habille toutes les vedettes de l'époque et plus tard réalisera même une robe de mariée pour une jeune fille qui deviendra Madame Valéry Giscard D'Estaing.

Le jazz déferle sur le pays et en 1945 tout le monde fredonne "*In the Mood*". En 1946 Django Reinhardt et Stéphane Grappelli reforment le quintette du Hot Club de France.

Claude Bolling monte son premier orchestre, il accompagne les plus grands musiciens américains dont Lionel Hampton. Plus tard on lui devra des musiques de films célèbres : *Borsalino*, la série des *Brigades du Tigre*, le *Magnifique*, etc.

Le clarinetteste Claude Lutter accompagne le grand Sydney Bechet créateur de "*Petite fleur*" des "*Oignons*" de "*Dans les rues d'Antibes*" et de tant d'autres tubes immortels.

Boris Vian, trompettiste, joue dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, c'est à cette époque qu'il écrira un roman célèbre : *L'écume des jours*.

Henri Salvador se fait connaître au grand public dans les années 50.

C'est aussi à cette époque que Jean-Paul Sartre prône l'existentialisme, la liberté de choix. Par ses choix, chaque être humain crée sa propre nature.

Sa formule est célèbre "*l'existence précède l'essence*", même le refus du choix est un choix, puisqu'il est libre de choisir sa propre voie, l'humain doit accepter le risque et la responsabilité inhérents à ses engagements, quelle qu'en soit l'issue.

L'art pictural renaît de ses cendres. Des centaines de peintres français et étrangers se retrouvent avec tous les intellectuels et artistes à Montparnasse ou Saint-Germain des-Près.

C'est dans ce Paris, meurtri par la guerre, mais insouciant, que je suis né fin 1945.

\*

Mon père avait déjà 33 ans et ne se mariera avec ma mère qu'en 1948. En effet, il n'était pas encore divorcé lors de ma conception. A cette époque la procédure était longue.

Pendant la guerre il était responsable du Service Théâtre à SVP. On pourrait définir cette entreprise comme étant l'ancêtre d'internet. En effet, il suffisait de souscrire un abonnement et ensuite vous accédiez à tous les services de renseignements et d'assistance que cette société mettait à votre service. Ainsi vous composiez les lettres SVP sur votre cadran de téléphone, vous décliniez votre numéro d'accès, vous exposiez votre problème et, soit on vous dirigeait vers la personne capable de vous répondre immédiatement, soit on vous rappelait et mettait en contact avec le spécialiste. Il est vrai qu'à cette époque le téléphone n'était pas dans tous les foyers.

Donc, c'est en 1944 que mon père connut ma mère. Elle avait 18 ans, était déjà très émancipée pour l'époque puisqu'elle était danseuse dans la revue au célèbre Cabaret Tabarin au pied de la



butte Montmartre. Ce cabaret accueillait le Tout-Paris ainsi que certains officiers allemands. Django Reinhardt s'y est produit en 1944.

Ma mère était très belle.

A la libération mon père quitte SVP et entre au quotidien "*Paris Soir*", il y rencontre Joseph Kessel, Blaise Cendrars, Antoine de Saint Exupéry.

Lorsque "*Paris Soir*", sous la houlette de Pierre Lazareff, se transforme en "*France Soir*", propriété du groupe Prouvost, le magnat de l'industrie du textile du Nord, au même titre que "*Marie-Claire*" ou "*Match*", il quitte le journal et crée sa propre maison d'édition.

Nous habitons un coquet pavillon à Asnières dans lequel mes parents recevaient le monde de la presse écrite, de la radio et de la télévision naissante.

Il n'était pas rare non plus d'y croiser Maurice Edouard Sallian de Curnonsky, Prince élu des gastronomes qui avait sa table chiffrée dans les

meilleurs restaurants de Paris et dont les réparties sont devenues célèbres.

Dès ma prime jeunesse j'ai donc baigné dans ce monde d'intellectuels, de la presse, du spectacle, de la mode et du bon goût.

Je pense que mon subconscient s'en imbibera et formatera le reste de mes jours.

\*

En 1961, j'ai 16 ans et je viens de réussir ce qu'on appelle à l'époque la première partie du baccalauréat, ce qui me permet de passer en Terminale et de postuler au Baccalauréat proprement dit, examen que je réussis assez brillamment, et qui m'ouvre les portes du tout nouveau diplôme d'études générales.

Puis j'hésite entre Sciences Politiques et les Hautes Etudes Commerciales.

Pour des raisons de praticité géographique c'est Sciences Politiques qui l'emporte. En effet, par le train d'Asnières à la Gare Saint Lazare je suis à Paris en 10 minutes, par contre Jouy-en-Josas m'obligerait à devenir interne, ce qui ne m'enchante pas terriblement. A quoi tient une carrière ? A pas grand chose.

Si géographiquement HEC s'était trouvée à Paris j'aurais peut-être fait HEC.

A cette époque l'ENA n'existait pas. Je postule au Ministère des Affaires Etrangères.

Sciences Po. plus la particule, un de Frontgoust, je suis retenu.

Le ministre des Affaires Etrangères est Robert Schuman dans le gouvernement de Jacques Chaban Delmas, héros de la résistance que le Président Pompidou n'appréciera pas particulièrement jusqu'à s'en séparer en 1972 pour des raisons d'ordre privées.

Je m'apercevrai assez rapidement que l'école Polytechnique est plus prisée que Sciences Po.

Il faut savoir que le Quai d'Orsay est le plus vieux service diplomatique du monde après le Foreign Office.

Il en résulte une ambiance ouatée, feutrée, basée sur l'origine familiale, le niveau d'étude, le tissu relationnel, les réseaux, les affectations diverses.

Tous les coups bas sont permis à condition qu'ils soient à « fleurets mouchetés ».

Un plan de carrière se construit comme l'on joue aux échecs. Il faut toujours avoir quatre ou cinq coups d'avance.

Il faut dès le départ rechercher les affectations valorisantes comme Washington, Moscou ou Rome. Ou bien les pays déstabilisés, en guerre. Chaque affectation permettra de vous coller une étiquette, qui ne vous lâchera plus. Il est donc nécessaire de bien réussir son entrée en activité.

Réussir l'Orient, le concours interne, puis troisième Secrétaire d'Ambassade, second, premier, ensuite Conseiller, puis Conseiller de première classe et, si vous avez su naviguer, peut-être un jour serez-vous élevé à la dignité d'Ambassadeur. Le bâton de Maréchal étant d'être nommé Ambassadeur de France, titre qui sera conservé alors à vie.

En tout état de cause, il est préférable de faire ce que l'on appelle un "beau mariage » de façon à ce qu'il devienne une source de valorisation pour la carrière. Il y a des exemples d'Ambassadeurs dont l'épouse est devenue Ministre. On le voit la politique prend souvent des chemins détournés.

Les engagements familiaux doivent être capables de soutenir les engagements au travail. La

carrière est sensible aux contraintes de la vie privée et des choix du conjoint.

Pour le moment me voici dans le "cirque", je n'ai pas encore convolé. Je vais devoir me conduire avec la prudence du funambule, le courage du dompteur, la précision du trapéziste, me grimer en clown blanc, tout en adoptant le comportement de Monsieur Loyal. C'est peut-être cela le métier de diplomate, un concentré d'autres métiers.

Début 71, cela fait quelques mois que je traîne ma particule et mon mètre quatre vingt cinq dans différents bureaux et aussi couloirs du Quai d'Orsay.

Enfin j'ai une affectation ! Si la bienséance, qui prime en toutes circonstances au Quai, ne m'en empêchait je hurlerais de joie. Si j'en étais capable j'exécuterais deux ou trois sauts périlleux dans le cagibi qui me sert de bureau. J'irais embrasser toutes les jolies assistantes qui promènent leurs mini-jupes dans les vestibules.

Mais stop, nous sommes au Quai, et je dois apprendre à me contrôler.

Ce soir j'appellerai Gladys et nous irons fêter ça à la Calavados. Au Champs Elysées, enfin presque, rue Pierre 1er de Serbie. J'ai fait copain avec le grand pianiste de jazz américain Joë Turner qui anime les soirées.

Peut-être aurons-nous aussi la chance d'y croiser Christian Dior, ou Jacques Brel, et pourquoi pas Rita Hayworth qui, de passage à Paris, ne rate jamais l'occasion de faire une halte dans ce lieu mythique.

Gladys est anglaise, un peu mannequin pour Catherine Harlé, photographe de mode des sixties qui, quelques années plus tôt a créé cette agence qui devint un « must ».

Elle y côtoie des célébrités qui travaillent aussi dans ce circuit : Kitty Bécaud, l'épouse de Gilbert, Marianne Faithfull qui deviendra une actrice célèbre. Amanda Lear qui n'est pas encore l'égérie de Salvador Dali, mais qui ensuite fera une belle carrière à la télévision italienne, Carmen Tessier qui deviendra astrologue.

Bref, lorsque je vais la chercher j'ai parfois l'impression d'être un enfant dans un magasin de jouets.

En 1966, Jacques Dutronc à immortalisé cette célèbre agence dans la chanson " Les Playboys" que lui a écrite Jacques Lanzemann :

*« Il y a les drogués, les fous du Zen,  
Ceux qui lisent et ceux qui savent parler  
Aux mann'quins d'chez Catherine Harlé,  
Ceux qui s'marient à la Madeleine... »*

Nous venons de terminer notre dîner. Avant d'aller écouter Joë Turner en bas, je viens d'annoncer à Gladys que je suis nommé à Rome.

Oh ce n'est pas un poste important, je suis chargé de mission affecté au service de la coopération et de l'action culturelle. Mon travail consistera d'une part à être en relation avec l'agence pour l'enseignement du français à l'étranger. Cette organisation chapeaute L'institut Saint Dominique ainsi que le lycée Chateaubriand. L'alliance



Française ne verra le jour que plus tard en 1994. J'aurai d'autre part aussi pour mission de m'imprégner du tissu culturel et de rendre compte. Ce n'est pas un poste de haute responsabilité, mais c'est Rome, affectation prestigieuse. Pour un premier poste je suis plus que satisfait.

Gladys ne cache pas sa joie non plus, elle me déclare tout de go qu'elle adorait connaître l'Italie. Je suis cueilli au foie, à froid. Je n'ai jamais dit que j'allais l'emmenner dans mes bagages. Toutefois je ne la détrompe pas et ceci pour deux raisons : d'abord parce que je ne veux pas lui faire de peine et ensuite parce qu'après tout cela mérite réflexion. Elle est jolie, très jolie, intelligente et anglaise. Je n'ai pas oublié ce que m'a dit un collègue au Quai : "*sache t'entourer de femmes qui te valorisent*".

\*

Rome. J'ai conservé mon cabriolet Spitfire. Je n'ai pas emmené Gladys, le temps de m'installer, de prendre mes marques. Nous sommes convenus qu'elle me rejoindrait dans un mois. Elle aussi a besoin de régler des affaires. Elle pense que Catherine Harlé va la recommander à une agence de Rome. Pourquoi pas ?

Plazza Farnèse. Le Cardinal Farnèse a fait construire ce palais à partir de 1517, il ne le verra pas fini car Michel Ange, Jacopo Barozzi des Vignola et Della Porta ne le termineront qu'en 1589, soit 75 ans de construction, mais entre temps il deviendra le Pape Paul III. Ce palais est un chef d'œuvre de la renaissance de Rome.

L'Ambassade de France s'y installe en 1874 et l'école française de Rome en 1876.

J'arrive en plein dans les "*années de plomb*".

En septembre 1970 les brigades rouges commencent à revendiquer les premiers attentats. Elles sont issues du CPM, (le Collectivo Politico Métropolitano), groupuscule gauchiste qui prône la lutte armée insurrectionnelle.

D'inspiration marxiste-léniniste, elles ont déjà revendiqué l'attention avec l'attentat de décembre 1969 qui a fait 16 morts à la bourse de Milan,

Je comprends mieux le codicille de ma lettre de mission qui spécifiait, après traduction du français diplomatique en français compréhensible, que j'avais aussi pour objectif de me fondre dans le tissu local de la société civile afin de rassembler les éléments qui viendraient alimenter les notes sur le ressenti de la population vis-à-vis de cette situation.

Voilà qui me paraît tout aussi intéressant, si ce n'est plus, que mon simple rôle initialement dévolu.

Je passe le premier mois à m'installer ainsi qu'à découvrir la ville.

Je ne trouve pas les mots afin de vous faire ressentir à quel point elle me subjuge. Elle exerce un tel ascendant sur ma petite personne que je sais déjà que même lorsque ma mission sera terminée, je ne pourrais plus jamais l'oublier ni m'empêcher d'y retourner régulièrement,

Je pense que l'on peut devenir esclave de Rome.

J'ai trouvé un studio au deuxième étage d'un vieil immeuble près de la piazza Verano à San Lorenzo. J'ai opté pour ce quartier car c'est le bastion étudiant, ce qui, compte tenu des événements, me permettra de prendre la température sans me faire remarquer.

Le soir je traîne un peu piazza Tiburtini, ce n'est pas qu'elle ait un charme particulier, mais nombres d'étudiants s'y réunissent pour boire une bière et refaire le monde.

Je fréquente aussi le bar Trenti-due, la bière locale Péroni n'y est pas mauvaise.

Il m'arrive de dîner au Da Franco Ar Virdetto. Les plats sont certainement ceux qui offrent le meilleur rapport qualité/prix de Rome.

Parlant déjà couramment espagnol, mes progrès en Italien sont très rapides, d'autant que j'ai un certain don pour les langues vivantes.

La seule chose qui me gêne c'est la conduite automobile des autochtones. Pour commencer ils

klaxonnent à tout bout de champs pour un oui ou pour un non, roulent à des vitesses supersoniques, ne connaissent pas le clignotant, à croire que c'est en option et vous invectivent grossièrement dès qu'ils vous sentent à portée de voix.

Je ne sais pas comment je n'ai pas encore cartonné depuis que je suis arrivé. Je vais demander la possibilité de faire immatriculer mon coupé en numéro CD. Quoique je ne sois pas certain que cela puisse influencer ces pratiquants de la roulette Russe automobile.

Le soir je flâne dans cette ville au passé antique si présent.

J'aime m'arrêter aux terrasses des cafés et commander un express ristretto. Je découvre que le café italien est parmi l'un des meilleurs du monde.

Les pâtisseries aussi sont délicieuses surtout agrémentées d'un chocolat chaud.

Je traîne un peu dans Trastevere dont les rues étalent aux fenêtres des maisons les étendages à sécher de linges colorés si typiques de l'Italie.

Les gantiers de la Via del Corso affichent des collections de gants de peau d'une rare finesse. J'en acquière deux paires, l'une marron glacé et l'autre beurre frais.

Je musarde aussi dans les jardins à l'anglaise de la villa Borghèse.

Piazza de Spagna les saltimbanques de passage retiennent toujours mon attention.

Il m'arrive de faire un encas avec des bruchettas, tranches de pain grillées frottées à l'ail, arrosées d'huile d'olive et tomatées. Un délice.

Le dimanche matin, je vais via Portuense à la Porta Potese où se déroule un marché aux puces qui vaut bien celui de Saint-Ouen de l'autre côté du périphérique à la lisière de Paris.

J'emprunte aussi le début de l'Appi Antica, la reine des routes qui 3 siècles avant J.C. reliaient Rome à Brindisi.

Bien entendu je découvre aussi les monuments incontournables qui contribuent fortement au succès touristique de cette capitale :

Le Forum : appelé Magum ou Vetus. C'était là que se décidait la vie économique, commerciale et politique. On y organisait aussi des jeux, des fêtes religieuses et même des combats de gladiateurs.

Le Colisée : à l'origine amphithéâtre Flavien, sa construction ayant débuté sous son règne. Il remplaça le Forum pour l'organisation des jeux et combats de gladiateurs.

Les Thermes d'Agrippa sur le Champs de Mars, à qui l'on doit aussi le Panthéon Piazza de la Retonda, édifice religieux dédié à tous les Dieux.

Je vais aussi à la Place du Capitole qui se situe sur l'une des 7 collines qui entourent Rome. Originellement le temple religieux était consacré à Jupiter, Junon et Minerve, avant de devenir plus tard le siège du gouvernement.

Bref, je crois qu'il va me falloir plusieurs mois si je veux profiter de cette ville qui en elle-même est un vrai musée à ciel ouvert. Il va aussi falloir que je découvre le Vatican et sa vie, certainement aussi secrète que celle du Quai d'Orsay.

\*

Cette fois c'est fait, je me suis acheté une Vespa. La voiture ce n'était plus possible. Déjà une portière et une aile froissées. Et puis cet engin fait couleur locale, je me ferai moins repérer qu'avec mon spider.

Hier soir, j'étais à la terrasse d'un des nombreux bistros du quartier San Lorenzo, lorsqu'une ravissante italienne vient s'asseoir à la table d'à côté ; elle semble désœuvrée ou attendre quelqu'un. Je suis en train de lire le Figaro, depuis trente ou quarante minutes elle n'a pas bougé et personne ne l'a rejointe. Même assise je peux me rendre compte qu'elle est grande, elle doit avoir entre 20 et 25 ans, blonde, elle est coiffée avec une queue de cheval, les yeux bleus, elle porte un



jean moulant, un chemisier rouge, des bottines. Je dirai qu'elle est assez jolie.

J'entame la conversation et j'apprends qu'elle s'appelle Christina, qu'elle est originaire de Venise, mais qu'elle fait des études de médecines à l'université de la Sapienza, l'une des plus réputée d'Europe. Elle est en troisième année

Je ne me dévoile pas, le quai d'Orsay m'a appris à ne jamais dévoiler d'entrée mes batteries. Je prétends moi-même être étudiant en histoire de l'art à Paris. Mon séjour à Rome s'effectue dans le cadre d'échanges internationaux et je dois passer un an dans la capitale. Elle semble satisfaite de ma présentation, et nous décidons de nous revoir.

\*

Voici maintenant trois semaines que je fréquente Christina. Nous avons dû nous voir une dizaine de fois, mais je ne sais rien d'elle. Elle est agréable, mais très secrète, toujours sur la réserve, sans aucun sens de l'humour. Je n'arrive

pas à la cataloguer, et je trouve son comportement bizarre. Nous avons toujours rendez-vous dans le même café. Elle ne souhaite pas se promener dans Rome, ne m'a jamais présenté un ou une de ces ami(e)s. Je n'arrive pas à savoir où elle habite. Elle ne parle jamais d'elle ni de ses études.

Pour ce qui me concerne je me suis inventé une vie d'étudiant, et compte tenu du fait que Sciences Po n'est pas si loin, il m'est facile de transposer cette expérience estudiantine dans le contexte d'histoire de l'art que je développe avec elle.

Elle cache quelque chose, je le sens, j'en suis certain.

Une seule conversation est vraiment possible avec Christina: les événements de mai 68 à Paris. Cela devient une obsession pour elle.

Je tente de lui narrer l'origine de ce mouvement. Les leaders : Daniel Cohn-Bendit, allemand né à Montauban surnommé Dany le Rouge, Alain Gesmar, Secrétaire général du syndicat national

de l'enseignement supérieur, Jacques Sauvageot, Vice-Président de l'Union des Etudiants de France. Alain Krivine, issu d'une famille juive émigrée d'Ukraine. L'Université de Nanterre. Cette révolte anarchiste, à l'origine estudiantine, dirigée contre la société traditionnelle, le capitalisme, l'impérialisme et le pouvoir gaulliste. Je lui explique comment ce mouvement a tenté d'être récupéré par les syndicats ouvriers, mais aussi comment ces derniers ont été dépassés par la base. Cette base qui spontanément a généralisé les grèves, occupé les usines, séquestré les patrons. Les syndicats ne contrôlaient plus rien.

Elle veut que je lui parle de l'évacuation de la Sorbonne, ainsi que de la nuit des barricades du 10 au 11 mai, et lorsque je lui dis que cette nuit là j'étais actif rue Gay-Lussac au quartier latin, je sens comme une certaine considération de sa part.

Christina est enthousiaste, elle voit ce mouvement comme une révolution. J'ai beau lui expliquer que n'ayant pas conduit à un

changement de régime, on ne peut le qualifier de révolution, rien n'y fait. Pour elle c'est une révolution.

\*

Un soir, enfin, elle me présente deux amis Luigi et Flavio.

Luigi est étudiant en pharmacie. C'est un grand escogriffe épais comme une feuille de papier à cigarette, nerveux, noueux, le crane coiffé d'une crinière bouclée qui lui tombe sur les épaules. Un nez aquilin, des yeux noirs perçants, les pommettes saillantes. C'est une lame de couteau ambulante ce type.

Flavio est étudiant en philosophie. A l'inverse il est rondouillard, un visage lunaire, des yeux atones cerclés de petites lunettes aux verres teintés, des cheveux blonds filasse qu'il porte assez courts. Il est petit, attifé comme un sans domicile fixe et a tendance à sentir la transpiration.

Bref, ces deux là font une paire remarquable et certainement remarquée. Dans le genre Laurel et Hardy, ils ne sont pas mal.

Christina reste en retrait. La conversation s'engage. Ils affichent clairement envers la société civile, mais aussi bien entendu envers le gouvernement en place, des idées non seulement révolutionnaires et subversives mais aussi profondément anarchistes.

Ils cherchent à me sonder, et heureusement Sciences Po et mon passage au Quai m'ont appris à être caméléon. Moi, un nobliau de province, mais un de Frontgoust tout de même, me voici prônant les immenses vertus du marxisme-léninisme : la voie révolutionnaire, la dictature du prolétariat, la « collectivisation » des moyens de production. Les bourgeois exploitent et oppriment les prolétaires, une révolution est nécessaire pour aboutir à un communisme sans classe et sans État, mettant fin à l'exploitation de l'homme par l'homme. Le prolétariat doit s'organiser sur les plans politique et syndical.

Heureusement que mon noble père ne m'entend pas. Il en avalerait sa pipe.

En tout état de cause, j'ai l'impression d'avoir brillamment réussi mon examen de passage. Mon auditoire est béat. Christina m'embrasse. Ces deux acolytes sont aux anges. Nous nous quittons deux heures plus tard en nous promettant de nous revoir sous 48 heures.

Le lendemain, au bureau, je fais un rapport détaillé sur cette rencontre. Le deuxième secrétaire me suggère d'aller plus loin et de prendre réellement la température du monde étudiant global.

Il va falloir que je change de look, en effet, même si je suis vêtu décontracté je sais qu'ils ont remarqué la qualité de ma vêtue qui fait plus penser à un fils à papa qu'à un militant.

Nous nous retrouvons comme convenu 48 heures plus tard au pied de la fontaine

Cette fois ils sont plus nombreux, trois filles, dont Christina et quatre garçons dont Luigi et Flavio.

La conversation s'engage toujours sur les mêmes sujets, mais je sens bien qu'encore une fois je suis sondé. Je me remémore mes cours et j'affiche des idées de collectivisme anticapitaliste et d'auto gestion qui recueillent l'approbation de mon auditoire. Je vais même jusqu'à suggérer la lutte armée, une sorte d'anomie.

Alors là ! j'ai fait fort, c'est tout juste s'ils ne me portent pas en triomphe. Je sais maintenant que je suis définitivement admis dans le groupe. L'éloquence est un des vecteurs de la liberté d'expression et j'ai la chance d'être naturellement éloquent. Peut-être que je tiens ça de ma filiation. Aujourd'hui cela me sert.

\*

Xavier Dulac, le second secrétaire auquel tous les lundis matin je fais le rapport hebdomadaire de mes activités, me fait appeler dans son bureau.

Il est debout, le lieutenant colonel Fourcade est avec lui. Il est attaché militaire. J'ai eu l'occasion de le croiser au cours de quelques cocktails. Il est grand et en uniforme d'apparat, porte toujours un plastron de décorations impressionnant. J'ai pu remarquer la croix de guerre avec palme et 3 étoiles, la médaille militaire, d'autres encore que je n'aie pas pu identifier, si ce n'est la légion d'honneur. C'est un parachutiste.

Il a débuté sa carrière par la guerre d'Indochine, déclenchée par Ho Chi Minh qui a appelé à combattre le colonialisme. En novembre 1953, sous les ordres du Général Navarre, il fait partie de l'opération Castor qui permettra de s'emparer de Dien-Bien-Phu, ville qui sera aussi sa perte puisqu'au soir du 7 mars 1954 il est fait prisonnier dans la fameuse cuvette et subira une captivité effroyable dont il parviendra pourtant à s'évader avec trois autres soldats.



De retour en France il est nommé capitaine. Il est appelé au titre de la répression de l'insurrection algérienne par le Lieutenant Colonel Bigeard, son ancien chef. Il est ensuite affecté aux commandos noirs créés par le Général de Bellardière, il passe sous les ordres du Colonel Roger Barberot, il y fera la connaissance d'un jeune Lieutenant : Jean-Jacques Servan-Schreiber. Lorsqu'en 1957, l'expérience des commandos noirs s'arrête, il rejoint Bigeard devenu Général et terminera son temps en Algérie dans les parachutistes jusqu'en 1962.

Cet officier m'impressionne. Son visage buriné semble porter des stigmates de visions d'horreur. Ces yeux bleu acier transpercent plus qu'ils ne regardent. C'est un félin, de la race de ceux qui ne chassent pas uniquement pour se nourrir, mais qui y éprouvent aussi du plaisir. Une certaine jouissance macabre. Cet homme est dangereux, cela se sent.

Xavier Dulac explique au Colonel mon infiltration dans le monde étudiant romain. Glacial, sans un mot, ce dernier hoche simplement la tête.

Il est convenu qu'à partir de la semaine prochaine c'est à lui que mon rapport hebdomadaire s'adressera.

Xavier me raccompagne à la porte avec courtoisie.

J'augure que nos rapports avec le colonel risquent d'être moins cordiaux que ceux que j'entretenais avec lui.

\*

Cela fait six mois que je suis dans ma fonction d'Attaché Culturel, mais que je passe quasiment toutes mes soirées sur le terrain avec mes nouveaux amis étudiants.

Nous sommes lundi et je fais mon rapport au Colonel Fourcade. Je lui annonce que je viens de faire la connaissance d'un couple qui détonne un peu sur le reste du groupe.

D'abord, ils ont terminé leurs études, lui Rénato Curcio a une trentaine d'années, il est issu d'une famille d'artistes, son oncle n'est autre que Luigi Zampa, le fameux metteur en scène. Elle, Mara Cagol, a suivi les cours de la faculté de sociologie de Trente. Elle nous enchante avec sa guitare dont elle joue comme une professionnelle. Ils viennent de se marier mais ont déjà créé, en 1967, un groupe d'étude : "L'universita Nagativa", dédié à la relecture et l'étude théorique de Ché Guevara, Mao Tsé-toung, Marcuse ou Cabral.

Je leur explique que nous traînons entre la place Tiburtini et la piazza San Lorenzo in Lucina parfois jusqu'à une ou deux heures du matin. Les conversations sont toujours axées sur la refonte

du monde. Un monde de bonheur, utopique et salvateur.

Cette fois le Colonel Fourcade a vraiment l'air très intéressé. Les deux noms que j'ai prononcés l'ont interpellé. Il me demande de ne surtout pas perdre le contact et aussi d'essayer de bien les connaître et d'en apprendre plus sur leurs activités.

Je l'assure que je suis bien intégré et adopté par le groupe et que je vais faire le maximum pour me renseigner, sans y paraître, bien entendu.

\*

Je viens d'avoir Gladys au téléphone. Depuis mon arrivée nous n'avons échangé qu'une dizaine de fois. J'avais bien senti qu'elle ne serait venue qu'en raclant des talons. Cette fois c'est dit, elle m'annonce qu'elle ne me rejoindra pas. Elle est titularisée chez Catherine Harlé. Elle fait aussi un peu de figuration dans des films.

Elle est persuadée qu'une grande carrière cinématographique l'attend. Son avenir est à Paris, pas à Rome. Je dois comprendre.

Et oui, je comprends que je viens de me faire plaquer. Le dicton "*loin des yeux, loin du cœur*" vient encore une fois de se vérifier.

Mon égo en prend un coup. Je n'étais pas "fou amoureux" mais tout de même. Et puis je dois bien l'avouer elle me flattait. De la classe et surtout ce petit accent que les hommes aiment tant chez les anglaises.

Bon je vais noyer mon spleen dans le boulot. Moi aussi j'ai une carrière à réussir.

\*

Je suis chez le Colonel et lui apprend que Rénato et Mara ont déjà créé, en septembre 69, un nouveau mouvement : le CPM "*Collectif Politique Métropolitain*", destiné à contrer les institutions officielles.

En juillet 1970 le collectif communiste a changé de nom, il est devenu "*La gauche prolétarienne*".

Maintenant, ils projettent d'incendier des voitures, de commettre des attentats, d'enlever des industriels contre rançon. La lutte armée est en marche.

\*

Pendant un an et demi je vais m'immerger dans ce climat de violence et d'insurrection, de rébellion.

J'espère en sortir sans que cela ne me laisse trop de traces. Nul ne peut se porter garant de son subconscient.

\*

Je dois quitter mon poste demain matin. Quitter Rome, cette ville que j'ai adorée, qui m'a accueilli comme un ami. Cette ville que, quoiqu'il arrive, je ne pourrai jamais oublier.

Rome a une odeur. Rome a une couleur. Rome a un toucher. Il faut la toucher pour la comprendre, la respirer pour l'intégrer et la regarder pour la voir.

Rome je reviendrai !

Je suis en train de ranger des papiers dans mon armoire lorsque le planton m'informe que Monsieur l'Ambassadeur souhaite me voir.

Me voir, moi, moi le grouillot du Quai d'Orsay, le lampiste de la Villa Farnèse, le traîne savate de la diplomatie. Je ne pensais même pas qu'il savait que j'existais. J'en tombe de mon armoire. J'espère que ce n'est pas pour me faire engueuler. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire comme connerie ?

\*

Il est debout dans le salon de réception et m'accueille par un solennel Monsieur Jean-Charles de Frontgoust, bonjour.

Je suis dans mes petits souliers.

- Bonjour Monsieur l'Ambassadeur.

- Asseyez-vous Monsieur de Frontgoust.

De Frontgoust, de Frontgoust seriez-vous apparenté aux Montferrier ?

- Absolument Monsieur l'Ambassadeur, par mon aïeule Adèle de Frontgoust qui en 1865 a épousé Anatole du Vidal de Montferrier.

- Ah oui, j'ai bien connu son descendant le baron Sosthène de Montferrier, nous avons fait une partie de nos études ensemble.

Prendrez-vous un whisky M. de Frontgoust.

Je ne sais que répondre, accepter ou refuser. Je ne m'attendais pas à cet accueil.

- J'accepte volontiers Monsieur l'Ambassadeur.



Une jeune femme, chignon, tablier blanc, entre dans le salon et dépose sur la table basse un plateau d'argent. Sur le napperon dont il est recouvert, deux grands verres d'eau glacée, deux petits verres cubiques et une bouteille de Macallan 1958.

Mais où suis-je ? au Paradis, le Macallan est certainement le whisky le plus cher du monde, je rêve.

L'Ambassadeur congédie la jeune femme et fait le service lui-même, trois doigts de ce merveilleux nectar dans les petits verres.

Heureusement que mon noble père, membre éclairé des tistes whisky, m'a initié. Je sais qu'il faut d'abord mâcher le verre d'eau glacé afin de se "nettoyer" le palais et que c'est seulement ensuite que l'on absorbe le sublime breuvage, par toutes petites gorgées que l'on fait rouler dans la bouche afin d'en puiser toutes les finesses.

- Monsieur de Frontgoust vous allez nous quitter et rentrer au Quai d'Orsay. Vous avez passé deux années avec nous et mes collaborateurs m'ont

informé du travail de terrain que vous avez effectué. Je vous félicite et ferai passer une petite note au Quai de façon à ce que ce travail soit reconnu en haut lieu.

Je ne sais plus quoi dire. Je suis très ému. Moi qui croyais que je n'étais personne. Voilà que j'existe. Et que lui, l'Ambassadeur, le Dieu vivant de la Villa Farnèse savait aussi que j'existais. Il aurait pu me le faire savoir. Non, je pense qu'en fait il m'a surveillé du coin de l'œil.

Notre entretien se termine sur des mondanités, je finis le Macallan et prend congé.

Il me serre la main et me dit penser me revoir.

Dans le couloir qui me ramène à mon classement et à mon armoire, je me dis que cet homme est un vrai Diplomate et que je vais tout faire pour lui arriver un jour à la cheville.

\*

Dans l'avion qui me ramène à Orly, je repense à ces deux années. Je me dis que : soit j'ai eu beaucoup de chance de ne pas être démasqué comme imposteur par le groupe que j'ai infiltré, soit j'ai été particulièrement bon.

Je comprends maintenant les raisons profondes qui ont fait que l'ambassade m'a dévolu ce rôle. Je correspondais tout à fait aux circonstances. J'avais à peu près le même âge qu'eux, mes études n'étaient pas trop loin. Sans être un orateur, j'ai une très bonne élocution. Oui je réunissais tous les critères pour être coopté.

Il n'empêche que cette première expérience, si elle a été enrichissante, me laisse un goût amer. J'ai été accepté, j'ai été intégré par ces étudiants qui au fond ne défendaient que l'idéal que nous avions nous-mêmes défendu en 1968 sur les barricades.

\*

L'avion se pose, grâce à mon passeport diplomatique les formalités de douanes sont très rapides, je récupère mes bagages.

Taxi. 5 rue Gracieuse. Je possède un petit deux pièces sous les toits au 6ème étage, sans ascenseur, dont j'ai hérité au décès de mes grands-parents. Ce n'est pas le luxe, il doit faire environ 35 m<sup>2</sup>, mais j'adore ce quartier du 5ème arrondissement.

Cette rue est en bas de la rue Mouffetard, qui elle même prend naissance en bas de la Montagne Sainte-Geneviève. Cette rue Mouffetard a survécu aux événements de mai 68 et garde son pavement d'origine. Très étroite sur près de 700 mètres de long elle est constellée de petites boutiques et de vieilles maisons aux façades dites "à la parisienne". Le soir, les restaurants du quartier sortent les tables et les chaises sur la rue et à partir de mai il est très romantique de s'arrêter dans un café Place de la Contrescarpes devant la fontaine aux jets d'eau et d'écouter les guitaristes et joueurs d'orgues de barbarie qui se produisent contre quelques piécettes.

Le dimanche matin j'adore aller faire mon marché dans cette rue si typique, si « vieux Paris », dont les bouchers, primeurs, fromagers, boulangers et autres métiers de bouche vous interpellent sans vergogne.

- Hé ma p'tite dame goûtez-moi ce saucisson.

- Hep jeune homme un peu de raisin d'Italie, c'est l'époque,

- Holà mamie, vous prendrez bien un petit poulet pour midi, ils arrivent tout droit de la ferme.

Petit baryton, vers midi, je ne rate jamais la chorale qui se forme spontanément en bas de la rue et à laquelle n'importe qui peut participer. Un chef de cœur autoproclamé distribue des feuillets avec les paroles des chansons de Charles Trenet, ou des standards des années 50 et tout le monde s'époumone avec une réelle joie de vivre. Au bout d'une demi-heure environ le monsieur récupère ses partitions et nous nous dispersons sans même nous saluer, sachant que nous nous retrouverons le dimanche suivant. Lorsque je suis à Paris, je ne saurais déroger à ce rituel.

Un autre rituel auquel j'attache une certaine importance, la rentrée des gardes républicains à cheval qui réintègrent leur caserne de la place Monge. L'entrée est à quelques mètres de chez moi, au 21 de ma rue Gracieuse.

Il m'arrive de flâner vers la rue du Cardinal Lemoine ou la rue Gay Lussac, qui, elle, n'a plus ses pavés. Pour la plupart, ils ont atterri sur la figure des CRS. Je le sais, j'y étais.

Le Jardin des plantes, à quelques centaines de mètres, est toujours un havre de paix. Ce jardin botanique de 23,5 hectares en plein cœur de Paris, placé sous l'intendance de Georges Louis Leclerc Conte de Buffon, célèbre naturaliste jusqu'en 1788, abrite le muséum d'histoire naturelle, mais aussi un zoo de près de 1 200 bêtes et surtout une ménagerie d'environ 200 espèces.

Ce jardin emploie plus de 80 personnes pour la préparation et la distribution des repas, les soins, l'entretien des espaces verts, l'administration et l'accueil du public. On y entre par la rue Cuvier.

Pendant mon absence, chaque semaine, mes parents ont diligenté leur employée de maison, Bernadette, qui est venue faire un brin de ménage et aérer l'appartement. Si bien que lorsque je réintègre les lieux, tout fonctionne : téléphone, eau, gaz, électricité. J'ai l'impression de ne jamais avoir quitté Paris. Quel Bonheur. Si Rome est une des plus belles villes du monde, à n'en pas douter Paris la devance.

\*

12h30, je suis à la brasserie Lipp boulevard Saint-Germain : j'attends mes parents. Père y a sa table, car chez Lipp on ne réserve pas, les tables sont attribuées, et père en tant qu'ancienne gloire du journalisme d'après guerre a la sienne.

Cette brasserie est une institution. Au départ elle s'appelait la Brasserie des Bords du Rhin, mais elle change de nom en 1929 lorsque Marcellin Cazes la rachète. Il la transforme et en fait rapidement un must parisien. Les hommes d'affaires y viennent le midi pour déjeuner, les intellectuels et les écrivains la fréquentent de 17 à 20 heures. On a pu y croiser Gides, Malraux, Proust, Saint-Exupéry, Camus et tant d'autres encore. Après 20h c'est le Tout-Paris qui fréquente ce restaurant dans lequel il faut être vu.

Marcellin Caze crée même le prix littéraire Caze qui est attribué à des écrivains de moins de 40 ans qui, pour certains, deviendront des célébrités littéraires.

Il y a aussi la banquette dite "du radiateur" qui est dévolue aux hommes politiques qui ont toutefois pour consigne de garder une certaine neutralité.



Cette Brasserie a une âme, on peut encore y sentir les effluves laissées par Juliette Gréco qui venait y picorer une assiette en compagnie de Serge Gainsbourg, Jacques Brel ou Michel Piccoli.

13h. Père franchit la porte, il précède ma mère, comme il se doit dans le grand monde. En effet il est inconvenant d'ouvrir la porte d'un restaurant à une dame et de la laisser passer en premier.

Au siècle dernier, certaines auberges étaient mal fréquentées et l'homme passait le premier afin de s'assurer qu'aucun malfrat ne pourrait s'en prendre à sa compagne. Nous ne sommes plus à cette époque mais la tradition a perduré. Très peu le savent.

Comme à l'accoutumée, Père est d'une rare élégance, très mince dans un costume fil à fil gris souris, sur mesure et ça se voit, sa chemise rose pâle, monogrammée, met en valeur une cravate club. Il est chaussé de Richelieu de chez Weston.

Mère est très belle. A bientôt 50 ans elle est restée très mince et de ce fait peut se permettre

son tailleur pied de poule noir et blanc sur un chemisier blanc échancré. Elle est chapeauté, chaussée de talons aiguilles vernis noirs. Deux rangs de perles fines au cou avec la réplique sur 4 rangs au poignet. A l'autre poignet une Jaeger Lecoultre en or.

Quelques bagues, émeraudes, diamants, topazes viennent parachever le tout.

A leur arrivée, quelques têtes se sont tournées. Père qui bien entendu sachant que tout danger potentiel est écarté, est repassé derrière ma mère, Il salut quelques connaissances avec civilité mais aussi une certaine condescendance.

Je salue respectueusement père et baise la main de ma mère.

- Comment allez-vous Jean-Charles ? Votre séjour à Rome vous a-t-il été profitable.

Je réponds que tout va pour le mieux et trace les grandes lignes de cette étape de deux années. J'omets volontairement l'expérience immersion dans le monde étudiant et ouvrier. Il ne

comprendrait pas qu'un de Frontgoust se soit abaissé à ce qu'il qualifierait de telles bassesses.

Les desserts vont être servis et mes parents me demandent si je veux aller un peu en vacances dans notre demeure du Gers. J'acquiesce d'autant plus volontiers que c'est la première fois qu'ils me le proposent. Nous nous quittons devant la brasserie en nous assurant de nous revoir avant mon départ.

\*

J'ai facilement retrouvé la route de Maumusson Laguian, charmant village en Gascogne où la famille possède depuis plus de trois générations, ce que j'appellerais une gentilhommière.

Cette bourgade d'environ 150 âmes est perchée à 150 mètres d'altitude, elle est siamoise avec Viella proche de Cannet et à 45 minutes de voiture de Mirande sous-préfecture de 3600 habitants. Maumusson Laguian possédait un château, dont il reste une tour fortifiée du XIIe siècle, transformé en pavillon de chasse et

restauré au XIXe siècle. Son église Notre-Dame de-Maumusson est résolument romane.

Mirande est une bastide du XIIe siècle, fortifiée, avec une place centrale et des rues tirées au cordeau. Elle est implantée sur la rive gauche de la Baize, certainement sur un site Gallo-Romain. Une pile et un enclos funéraire au quartier d'Artigues en sont les vestiges. Elle a été fondée en 1281 par l'abbé de Berdoues et le Conte d'Astarnac Bernard IV.

Au moyen-âge une bastide est fortifiée, elle est organisée en classe sociale : le clergé, puis les gens de guerre et enfin la plèbe, les manants, la masse laborieuse, paysans, gens de métiers qui sont contraints au travail de façon à fournir aux prêtres et aux chevaliers les moyens d'une existence improductive et luxueuse en échange de protection spirituelle et militaire. De 1940 à 1943 elle hébergera un camp d'internement pour les juifs allemands âgés et les espagnols. A partir de 1962 un hameau de forestage abrite des anciens harkis qui travaillent le bois dans les forêts.

La gentilhommière date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Mes aïeux n'avaient pas eu les moyens de s'acheter une charge honorifique, militaire ou administrative. Ils exploitaient eux-mêmes leurs terres et surtout leurs vignes grâce à leurs "gens" et arrivaient tout de même à en tirer d'honnêtes revenus. Ce Manoir était donc resté dans la famille, de père en fils, et mon noble père qui, occupé par ses activités et par l'amour que ma mère avait de la vie parisienne, l'a donné en fermage à un métayer et son épouse qui s'en occupent avec zèle.

\*

Je franchis l'énorme grille en fer forgé qui donne sur un chemin dallé menant sur environ 300 mètres à l'entrée de la gentilhommière. C'est un immense porche en chêne avec des poignées en gueule de lion. Il est encadré de rosiers rouges grimpants qui apportent une note de gaîté à cette devanture somme toute assez austère. Le bâtiment en pierres apparentes est rectangulaire, sur deux niveaux. Au rez-de-chaussée, mon père

a fait percer deux très grandes baies vitrées qui illuminent l'immense salon de réception. De l'autre côté de l'entrée, dans laquelle donne un majestueux escalier menant à l'étage, on trouve la cuisine, la buanderie, et d'autres communs. Tout au long des générations ce bâtiment a subi des transformations qui, si elles sont relativement éclectiques, en font néanmoins le charme.

Sous la gentilhommière une belle cave abrite les vieux Madirans, Pacherenc de Vic Bilh, de notre production et autres grands crus régionaux, mais surtout de très vieux armagnacs qui sont la fierté de mon père.

A l'étage six chambres et deux salles d'eau, un bureau, une bibliothèque qui doit abriter certainement un millier d'ouvrages dont quelques uns sont très rares. Enfin, son fumoir dans le prolongement de la bibliothèque accueille cinq splendides fauteuils clubs patinés par le temps et dans lesquels il fait bon se lover en dégustant un Davidoff Grand Cru numéro 2, avec un vieil armagnac du domaine de Joy, symbole

d'excellence qui exprime des notes d'exceptions,  
et incomparables

A ce sujet, je voudrais vous livrer une plaquette  
de vulgarisation sur la distillation de l'Armagnac.  
Plaquette que mon père remet systématiquement  
à toutes les connaissances qui viennent le visiter,

*"L'art de la distillation de " l'aygue ardente ", l'eau  
ardente, semble avoir été introduit chez nous, à  
l'Université de Montpellier, en 1285, par Arnaud  
de Villeneuve, médian du pape Clément V.*

*En 1411, il est fait mention ; à Toulouse, de la  
présence du premier distillateur de vin connu en  
France, un certain Antoine.*

*Ces produits sortant de l'alambic n'étaient  
d'ailleurs pas utilisés comme boissons...  
seulement en guise de remèdes, de parfum...*

*La corporation de " vinaigrier distillateur " apparaît  
pour la première fois en Gascogne en 1515, mais  
c'est aux XVII et XVIIIème siècles surtout que le  
commerce de l'Armagnac prend son essor.*

*Les premiers consommateurs de cette eau de vie,  
furent les marins hollandais venant caboter dans  
les ports du Golfe de Gascogne.... Les armateurs  
ayant coutume de leur donner à chaque voyage  
un tonneau de vin brûlé !*

*De plus, les Anglais interdisaient le passage sur la Garonne d'autres vins que ceux du Bordelais ! Pour braver l'embargo, les acheteurs hollandais encouragent les viticulteurs d'Eauze et de Nogaro, à transformer leur vin en eau de vie, ceci dans le but de l'utiliser comme additif pour corser les petits vins légers en alcool....*

*Ce qui facilitait leur conservation et correspondait mieux aux goûts des clients nordiques !*

### *Trois étapes importantes pour la fabrication de l'Armagnac :*

*La vinification - la distillation - le vieillissement en fût de chêne*

*Le vin utilisé pour la fabrication de l'Armagnac est produit exclusivement par la fermentation alcoolique, totale ou partielle, de raisins frais, foulés ou non, ou de moûts de raisins. Les vins ne doivent être ni soufrés, ni sucrés, ni soutirés.*

*L'armagnac est produit à partir de cépages blancs ayant une bonne acidité et donnant un faible degré d'alcool*

*Dès que la fermentation des vins est terminée, on amène dans les fermes un alambic qui distille le vin " bourru "*



*La période de distillation s'étend de la fin des vendanges au 31 mars suivant la récolte.*

**L'Alambic « armagnacais »** a la principale particularité de fonctionner en continu... C'est un appareil en cuivre pur.

### **Vieillessement**

*De cet alambic, sort une eau-de-vie incolore, de 52° à 60° maximum, très fortement aromatisée. Elle a besoin de l'apport de bois et de nombreuses années de vieillissement pour s'affiner.*

*L'eau-de-vie est mise en fûts de chêne neufs de 400 litres. Ce doit être un chêne pédonculé du pays !*

*Pour avoir droit à l'appellation " Armagnac " l'eau-de-vie doit séjourner au moins 2 ans en fût.*

*Durant ce séjour en fût, l'eau-de-vie dissout le tanin et les résines du bois, s'oxyde et perd lentement les traces de sels cupriques données par l'alambic.*

*Après 10 ans de vieillissement, l'Armagnac est transvasé dans des vieux fûts épuisés en tanin où il continue à s'améliorer jusqu'à l'âge de 40 ans !*

*C'est le mariage entre l'eau-de-vie et le chêne qui est à la base de l'Armagnac, produit divin à la belle couleur ambrée.*

La gentilhommière est au milieu de nos vignes dont nous tirons les appellations Madiran issu de ce cépage si particulier qu'est le Tanna avec aussi quelques Cabernets francs et quelques Cabernets Sauvignon. Le Pacherenc de Vic Bilh, lui est issu des cépages gros Menseng, petit Menseng, petit Courbu et Arrignac. Notre métayer vigneron, maître de chais les vinifie en sec mais aussi en moelleux. Ces moelleux qui, avec leurs bouches d'amandes amères, accompagnent si bien un foie gras.

Quand au Madiran avec un confit de Canard, un cassoulet ou un magret en aigre doux finement escalopé et cuit à rosé, c'est véritablement divin.

\*

Cela fait une semaine que je suis à Maumusson Laiguain. J'ai été particulièrement heureux de retrouver Berthe et Maurice. Ce sont eux qui avaient ma garde lorsque je venais aux grandes vacances d'été, déposé par mes parents qui ne souhaitaient pas s'encombrer d'un gamin pour leurs voyages estivaux en Espagne, au Portugal et dans bien d'autres pays d'Europe.

Ici, bien que maintenant éloigné de la contrée je suis tout de même considéré comme l'enfant du village par toute la communauté, Le fils de Frontgoust c'est quelque chose, d'autant que Berthe s'est certainement chargée de diffuser que le petit Jean-Charles était diplomate et qu'il travaillait au Quai d'Orsay.

Grosse considération dans le bourg.

Aujourd'hui je passe l'après midi à Mirande, cette bastide dans laquelle j'aime flâner, et où je découvre toujours quelque chose d'insolite. J'arpente les rues vers la cathédrale Sainte Marie du XVe siècle et si typique du gothique méridional avec son curieux clocher tour de guet, je passe sous l'arc triomphale enjambant la rue et je me dirige vers la place du marché qui offre la caractéristique d'être bordée de grands arceaux.

Je me dirige vers la place du bourreau, et ensuite m'achemine vers la tour des Comtes d'Astarac sans oublier la halle couverte de style Baltard. J'admire encore quelques faïences apposées sur de vieilles maisons. Ce n'est pas difficile, je n'ai pas vu passer la journée.

Nous sommes en été et la nuit tombe tard. Je décide de dîner sur place. Je me dirige vers l'hôtel Métropole et de Gasconne qui possède un restaurant qui a régalié des générations de mirandais et d'autres encore avec sa cuisine familiale et de terroir.

Je suis installé dans la salle du restaurant qui fait tout de même un peu surannée, avec ses boiseries veillottes, ses tables et chaises Baumann 1950, mais c'est justement cet ensemble démodé qui en fait le charme. Les tables sont sur-nappées de rouge sur blanc. Quelques tableaux de chasse et pêche aux murs, une cheminée qui en cette époque de l'année ne fonctionne pas mais auprès de laquelle les tables doivent être agréables l'hiver. La serveuse m'installe et prend ma commande. J'opte pour le foie gras poêlé aux pommes fondantes et un magret escalopé en aigre doux de miel et vinaigre de framboise. Je commande un verre de Pacherenc de Vic Bilh, moelleux, vendange tardive qui accompagnera parfaitement le foie gras ainsi qu'une demi-bouteille de Madiran du domaine de Cruseilles pour le magret. Ce petit

domaine de 7 hectares produit un vin élégant et racé qui offre une belle longueur en bouche. En 1753 Jean de Dombidau son ancestral propriétaire obtint du roi que sa terre de Crouseilles soit érigée en Baronnie.

Je n'ai pas oublié qu'ils avaient d'excellents whiskys hauts de gamme dans cette maison et je suis en train de déguster mon Knockendo single malt 18 ans slow matured qui laisse augurer de la qualité du reste de ce repas lorsque la porte s'ouvre. Un couple pénètre dans la salle.

Ils ont à peu près mon âge, une petite trentaine, lui est costaud, des épaules développées, on sent le sportif, peut être le rugbyman. Elle est grande. Elle le dépasse légèrement. Elle est magnifique. Une robe vert émeraude met en valeur une chevelure rousse qui tombe en cascades bouclées sur ses épaules. Une ceinture dorée souligne sa taille et des escarpins assortis à sa robe mettent un point final à cette créature de rêve. L'air d'une Vénus, je pourrai la contempler sans me lasser, comme on contemple une œuvre d'art.

Ses grands yeux violets me fixent comme si nous nous connaissions. Peut-être nous connaissons-nous, mais ....

Avec son compagnon elle approche de ma table. Me regarde fixement et interroge :

- Jean-Charles ?

Elle me connaît, mais où ai-je bien pu la rencontrer et comment ai-je pu l'oublier, une si belle jeune femme.

J'ai beau me repasser le kaléidoscope de mes souvenirs. Rien. Je ne vois pas

Jean-Charles ? Jean-Charles de Frontgoust ?

- Oui, oui je suis Jean-Charles de Frontgoust. Nous nous connaissons ?

Jean-Charles. Elisabeth. Elisabeth Ménard.

Seigneur mon Dieu, Elisabeth, la petite Elisabeth avec laquelle je jouais dans mon enfance. Nous étions une bande d'énergumènes et passions nos après-midi sur le "Padouen" le terrain communal qui était devant la maison de ses parents et qui

servait aux pâturages. Ces espaces collectifs étaient très prisés dans les villages.

Nous jouions à des jeux de nos âges. Aux cowboys et aux indiens, aux gendarmes et aux voleurs. A cache-cache. Au football lorsque nous avions un ballon. Pendant ce temps, les filles se regroupaient et se racontaient des histoires de filles dont nous étions exclus, bien entendu. Nous construisions des cabanes dans les arbres.

Vers 16h30 nous allions prendre un rapide goûter et nous revenions à nos passe-temps ludiques.

Dans les années 50/55 peu de gens avaient la télévision. Dans le village, Seul mon grand père la possédait à la gentilhommière. Ce qui nous agglutinait au poste en noir et blanc à l'occasion des arrivées du tour de France. Fausto Coppi, André Darriguade, Louison Bobet, Kübler ou Koblet étaient nos idoles.

Que de souvenirs d'enfance me reviennent. Elisabeth. Qui aurait pu imaginer que celle petite chrysalide se transformerait ainsi en un papillon royal.

- Elisabeth, bien sur Elisabeth, cela fait si longtemps, je ne t'ai pas reconnue.

- Tu te souviens de François, mon cousin germain.

Lui aussi faisait parti de la bande

- Bien sur François. Élisabeth, François, vous étiez inséparables. A priori il semblerait que vous le soyez toujours.

Elisabeth part d'un éclat de rire qui met en valeur une dentition parfaite, éclatante de blancheur.

- Tu es bête Jean-Charles, je suis arrivée hier de Paris, il est normal que je renoue avec la famille après toutes ces années.

- Mais dites-moi vous veniez dîner, voulez-vous vous joindre à moi, je n'ai pas commencé et nous avons tellement de choses à nous raconter.

- Avec joie.

La serveuse me change de table, la mienne étant trop petite pour trois et nous installe à une table ronde près de la cheminée.



Nous passons deux heures très agréables. J'apprends qu'Elisabeth vient de terminer ces études de médecine. Elle sera pédiatre. François, qui lui a terminé ses études d'ingénieur agricole option œnologie a repris l'exploitation viticole de ses parents.

Je le connais bien ce petit domaine. Il jouxte le notre et produit des vins de grande qualité.

François compte bien s'inscrire dans cette démarche qualitative permanente. Il vise aussi l'export. Bref il me raconte ce qu'il pense pouvoir m'intéresser sans se rendre compte que mon seul centre d'intérêt est Elisabeth.

J'arrive tout de même à capter l'attention de cette dernière lorsque je lui fais savoir que je j'évolue dans le milieu diplomatique.

Le repas qui au demeurant est excellent se poursuit dans des banalités à faire pleurer un bourreau.

J'arrache le numéro de téléphone d'Elisabeth et nous nous promettons de nous revoir rapidement.

Je ne laisse pas traîner et le surlendemain je l'appelle. Nous allons nous revoir à la gentilhommière.

En l'accueillant vers 17 heures je suis littéralement subjugué par cette jeune femme.

Un chemisier échancré beige sur une poitrine assez généreuse, un pantalon de crêpe noir la moule à la perfection, une large ceinture de cuir et des sandales catalanes à talon de liège compensé viennent parachever ce tableau.

Je suis troublé, nous sirotons le thé que vient de nous servir Marguerite. Elle nous a connus tout petit et semble s'amuser de mon émoi. Fine la guêpe, elle a compris que j'étais piégé. Elle se retire dans sa cuisine. Nous sommes seuls dans ce grand salon.

La conversation s'engage doucement. Mais rapidement Elisabeth m'interroge sur mon métier de diplomate dont j'ai quelques difficultés à synthétiser l'activité.

Je résume en mettant en avant les quatre verbes qui me semblent le mieux représenter la diplomatie française.

Représenter - Négocier - Informer - Organiser.

Je lui explique aussi ce qui est primordial : maîtriser des langues étrangères, développer une certaine intimité avec la culture et la société des pays dans lesquels on est en poste.

Avoir une excellente connaissance des organisations, des droits internationaux et de l'économie. Bien connaître les institutions locales et les procédures

Développer une bonne capacité d'écoute et de compréhension des positions des autres, tout en affirmant avec fermeté et force de conviction la défense des nôtres.

Etre capable de monter des projets culturels ou de coopération.

Mais aussi avoir des qualités de terrain y compris en milieu dangereux, voir hostile.

Aucun diplôme ne prépare réellement à cela.

- Vois-tu Elisabeth, tu viens de terminer tes études de médecine, tu es pédiatre, tu peux ouvrir un cabinet. Tu es opérationnelle.

Moi lorsque je suis sorti de Sciences Po, je n'étais pas diplomate. On le devient et je continue d'apprendre. Il faut une longue carrière avant d'accéder au titre suprême d'Ambassadeur de France. Beaucoup d'appelés sur la ligne de départ, mais peu d'élus sur la ligne d'arrivée.

Il est vingt heures, nous n'avons pas vu le temps passé.

Marguerite avait préparé une blanquette de veau dont elle a le secret. Je propose à Elisabeth de partager ce "frichti". Elle accepte.

Nous passons une soirée à réapprendre à nous connaître. Nous avons eu des parcours différents, pourtant nos racines rurales nous rapprochent et nous nous trouvons tellement d'affinités que cela en devient presque gênant. On pourrait croire que depuis notre plus tendre enfance nous ne nous

sommes jamais quittés. Un peu comme deux parents sont liés par les liens familiaux.

Vers minuit et sur un dernier armagnac, je la raccompagne sur le parvis jusqu'à sa voiture.

Le ciel est constellé d'étoiles et je reste de longues minutes à essayer de repérer les constellations, tel que mon grand père me les avait apprises.

L'avantage d'être loin des lumières de la ville, c'est que l'on a une meilleure observation des étoiles.

Je retrouve rapidement la Grande Ourse aux étoiles si brillantes et en forme de grande casserole

La Petite Ourse dont l'étoile polaire constitue la queue d'une petite casserole,

Cassiopée qui dessine un W dans le ciel,

Orion formée de 3 étoiles, les " 3 rois",

Bételgeuse, l'énorme étoile jaune dont le diamètre est 400 fois celui du soleil et que se trouve à 520

années lumières de la terre. C'est la plus brillante de l'hémisphère nord.

J'aperçois au loin la chaîne des Pyrénées bien dessinée sur l'horizon qu'éclaire une lune généreuse.

Mon Grand-père aurait dit : "*demain y fera beau, gamin*"

Il savait lire le ciel, il n'avait pas besoin de la météorologie à la télé. Je n'ai pas souvenir qu'il se soit trompé une seule fois. Il savait si le lendemain nous irions aux escargots, ou aux champignons. Il connaissait la nature, il maîtrisait la vigne. Les hommes de la terre disparaissent peu à peu pour laisser la place aux inféodés des réseaux sociaux, et autres esclaves de la technologie dite moderne. Ces pauvres hères qui n'ont plus de libre arbitre, mais qui sont formatés pour ne plus penser, ne plus réfléchir, ne plus décider.

\*

Elisabeth reste encore une dizaine de jours, nous ne nous quittons plus, nous revisitons la région, que nous n'avions connu que très jeune.

Le château des termes d'armagnac qui domine les vallées de l'Arros et de l'Adour et d'où l'on a une vue imprenable sur la chaîne des Pyrénées.

Ce palais médiévale gascon, dont malheureusement il ne reste qu'une petite partie est resté célèbre grâce à Thibault d'Armagnac Termes qui rejoindra Jeanne d'Arc avec ses gens pour le siège d'Orléans. Nous visitons la salle d'armes, ainsi que la reconstitution de la cuisine médiévale.

Riscle est certainement une des plus anciennes villes de la région puisqu'elle remonte au IXe siècle, date de la création de la première église autour de laquelle, le bourg se regroupa, comme il était coutume à l'époque, la vie étant rythmée par les dévotions. Au XIe siècle elle comptait un hôpital, un couvent et cinq églises. On y pénétrait par six portes. En 1569 les anglais faillirent la

détruire et en 1594 Henri IV remettait le comté de Riscle à la famille de Podenas.

Saint-Mont, vieux village accroché à la colline au sommet duquel trône une église archaïque que l'on atteint à pied par de minuscules ruelles en pente bordées de vieilles maisons.

Ce petit village de 300 habitants n'en est pas moins célèbre par ses Côtes de Saint-Mont, qui furent d'abord élaborées par les moines bénédictins qui fondèrent un monastère rattaché à Cluny. Dès le VII<sup>e</sup> siècle ce vin avait acquis une certaine renommée du temps des pèlerins qui se rendaient à Saint Jacques de Compostelle.

Castelnau-rivière-basse dont la vieille ville est contenue dans ses murailles pour plus de sécurité. Il reste la porte d'entrée des Pénitents bleus, l'église paroissiale Saint Cyr-Sainte Julie, ainsi que l'ancienne tour de Guet du château, seul vestige de cette place forte protestante détruite sur ordre de Richelieu en 1626.



Nous remarquons aussi l'église de Mazères, commencée par les Templiers et terminée par les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Madiran et son appellation AOC qui doit son origine en 1030 à l'installation des moines de Marcihac sur Célé dans le Lot, lesquels bâtissent un monastère dédié à Marie dont il reste encore l'église.

Nous ne pouvons ignorer Marciac cette ancienne bastide avec sa place centrale en arcade qui est la plus grande du Gers avec ses 133 mètres de long sur 78 mètres de large.

Marciac qui deviendra célèbre dans quelques années avec son festival de Jazz.

Nous passons une semaine idyllique et je ne me lasse pas de la compagnie d'Elisabeth. Nous en profitons pour faire aussi quelques haltes gastronomiques dans les meilleurs restaurants de cette si belle et typique région l'Armagnac.

Bientôt nous devons nous quitter, nous rentrons l'un et l'autre à Paris. Nous nous reverrons.

J'ai revu Elisabeth à plusieurs reprises, mais la magie de nos retrouvailles sur le terrain de notre enfance n'opère plus.

\*

Cela fait deux ans que je suis rentré d'Italie et ma vie au Quai me semble bien monotone. De l'administratif, de la paperasserie, des notes de services, du conventionnel. Ça me rend quelque peu neurasthénique et j'en profite pour potasser. En effet j'ai décidé de présenter le concours d'Orient, car je sens bien qu'il va me falloir autre chose que sciences Po. pour avancer dans la carrière.

D'autre part ma vie sentimentale est en roue libre. Gladys à réaliser un excellent mariage avec un fils de milliardaire américain, qui n'a eu que le mal de naître.

J'étais invité au mariage. Une splendide propriété dans la vallée de Chevreuse. Le traiteur, du lourd, Potel et Chabot. Quelques artistes, quelques députés et autres ministrables, quelques particules, quelques journalistes, et aussi les pique-assiettes de rigueur sans lesquels une réception ne serait pas réussie.

Vers vingt et une heure, profitant d'une accalmie orchestrale, je vais saluer Gladys et son mari en annonçant, ce que je considère comme une

pointe d'humour, que je "file à l'anglaise". Je ne suis pas certain que le marié ait percuté.

Elisabeth et moi sommes devenus ce que nous avons en tout état de cause toujours été dès notre plus tendre enfance c'est à dire des amis. J'avais pensé à tort certainement qu'un avenir pouvait s'ouvrir à nous.

J'ai quelques aventures sans lendemain et je m'ennuie à mourir. J'ai bientôt trente ans et je me dis que c'est le moment de prendre un virage qui définira ma vie.

Heureusement j'ai une bonne étoile et cette opportunité se présente un vendredi matin.

Je suis appelé chez mon grand patron. Il est rentré de New-York où il était Ambassadeur il y a un an. Il est en fin de carrière après une vie passé presque totalement à l'étranger. C'est un homme de réseaux, sa réputation l'a précédé. On le dit intègre, pragmatique, précis mais aussi humain.

Jusqu'à ce jour, je n'ai fait que le croiser. Il est vrai que je ne suis jamais ou presque jamais convié dans la cour des grands.

- Asseyez-vous Monsieur de Frontgoust.

J'ai consulté votre dossier et j'ai pu constater que vous aviez fait de l'excellent travail à Rome. De plus il semblerait que vous maîtrisiez parfaitement la langue espagnole. Je pense que vous êtes un homme terrain et nous avons besoin de gens comme vous. Je vous propose de rejoindre notre ambassade de Bogota. Vous pourrez vous présenter au concours d'Orient à votre retour dans deux ans.

Voulez-vous réfléchir, je vous laisse la semaine.

- Merci Monsieur l'Ambassadeur, c'est tout réfléchi, j'accepte. Quand dois-je partir ?

- Vous aurez votre ordre de mission et votre lettre de créance pour mon collègue de Bogota sous peu. Attends-vous à prendre l'avion dans quelques jours. Etes-vous prêt ?

- Parfaitement Monsieur l'Ambassadeur, en dehors de mes parents je n'ai pas d'attache à Paris. Comme vous devez le savoir je suis encore célibataire.

- Pour cette mission c'est un plus Monsieur de Frontgoust. Je ne pense pas vous revoir à votre retour, et je vous souhaite sagesse, force et courage.

Je ne comprends pas trop bien ce qu'il veut dire, toutefois je le remercie et le salue avec force civilité.

Il s'approche et me serre chaleureusement la main. Je suis légèrement ému.

\*

Bogota, La Colombie. Je dévore toutes les lectures que je peux trouver sur ce pays qui me paraît si loin, même sil n'est qu'à onze heures d'avion de Paris.

Ce pays immense est bordé par l'océan Pacifique mais aussi par la mer des Caraïbes. Il est frontalier avec le Panama, le Venezuela, le Brésil, l'Equateur et le Pérou. C'est le 26ème plus grand pays du monde et le 4ème d'Amérique du Sud

La production de café est une des principales ressources avec les émeraudes, le charbon, le pétrole et les fleurs qui sont exportées dans le monde entiers.

Les premiers habitants autochtones étaient les Muiscas, les Quimbayas et les Tayronas. Bien entendu ils ont plus ou moins été balayés par l'invasion espagnole à partir de 1493.

Du fait de l'interaction entre les descendants de ces peuplades, les colons espagnols, les esclaves noirs déportés d'Afrique et l'immigration du début de siècle en provenance d'Europe et du moyen Orient la Colombie bénéficie d'un

patrimoine culturel très varié. Depuis 1960 un très long conflit armé oppose l'armée colombienne les paramilitaires d'extrême droite l'AUL (Autodéfense Unies de Colombie) ou les "Aigles noirs" soutenus par les riches propriétaires terriens et les insurgés de gauches marxistes qui donneront naissance a l'ALN, Armée de libération Nationale, et aussi au FARC, Front Armé révolutionnaire Colombien, soutenus par les narcotrafiquants leaders mondiaux du trafic de cocaïne depuis leurs bases imprenables de Medellin.

Nous sommes en début 1975 et je vais débarquer dans ce contexte de pays déstabilisé économiquement et politiquement. Il semblerait aussi que la sécurité soit relativement aléatoire, les enlèvements contre rançon étant monnaie courante.

J'en suis à me demander si l'on m'a vraiment fait un cadeau au quai d'Orsay.

\*



L'avion d'Air France se pose en douceur sur le tarmac de l'aéroport international El Dorado qui se situe à quelques 15 kilomètres à l'Ouest de Bogota. J'ai décollé à 11 heures de Paris et il est 16h20 heure locale, ce qui avec le décalage horaire de 7 heures fait tout de même un trajet d'une douzaine d'heures pour près de 8 500 kilomètres, rien à dire.

J'ai eu la chance de voyager en classe affaire mais je plains les touristes et autres clients qui voyagent dans ce qu'a partir de ce jour j'appellerai la classe " *bétaillère*". Les pauvres, coincés entre un bébé qui pleure, une grosse bonne femme qui transpire et qui ronfle ou un vieux qui pète, c'est un coup à décider de faire le trajet à la nage....

Mon passeport diplomatique me simplifie les formalités et je n'ai pas à supporter les interrogations oiseuses de fonctionnaires de police qui, imbus de leur supériorité existentielle se croient obligés de rabaisser le quidam qui vient visiter le pays. Si c'est ainsi qu'ils pensent développer le tourisme....

Le chauffeur de l'Ambassade m'attend avec sa pancarte traditionnelle. Il paraît que les bagages suivront et arriveront directement à l'ambassade, un préposé s'en occupe. Elle n'est pas belle la vie !

\*

Je suis logé provisoirement à l'Ambassade de France.

Je ne prendrai mes fonctions officielles que dans 72 heures, ce qui me laisse le loisir de visiter un peu Bogota.

Cette capitale est à 2 600 mètres d'altitude ce qui lui donne un climat relativement frais avec une moyenne annuelle de 14°.

Elle comporte deux quartiers bien distincts. Le quartier haut relativement bien fréquenté et le quartier bas, plus "*craignos*" où il est parfois dangereux de s'aventurer la nuit.

Le quartier Candélaría est le plus beau et plus typique de la ville, un peu bohème, il abrite pas mal d'artistes et les petites rues pavées sont bordées de vieille maisons colorées qui ont parfois plus de 300 ans. C'est un peu comme un village et on peut y circuler facilement, les voitures ne s'aventurant que rarement dans ce dédale de rues au hasard desquelles les vieilles chapelles et églises pullulent, comme celle de

San Francisco, l'une des plus anciennes de la ville construite au XVI<sup>e</sup> siècle construite.

Plus loin la Plaza de Bolivar, colonisée par les pigeons et les vendeurs ambulants, entourée de bâtiments officiels comme le Palais de Justice, le Capitole est un lieu de rencontre très apprécié. La Cathédrale Primadovat vaut le détour et rappelle l'influence Espagnol d'Isabelle la Catholique.

Mes pérégrinations me mènent au Palais Narino, résidence officielle du Président de la République sur laquelle flotte le drapeau Colombien fait de trois bandes horizontales : jaune, bleue, rouge.

Le jaune symbolisant la richesse, la lumière, la souveraineté, l'harmonie, la justice.

Le bleu symbolisant, le ciel, les fleuves l'océan.

Le rouge symbolisant le sang versé sur les champs de batailles, l'amour, la puissance, la force, le progrès.

Le Monserrate domine la ville à 3152 mètres d'altitude et on accède au sommet par un funiculaire ou un téléphérique.

Je passe donc trois jours à découvrir cette ville à laquelle il me semble que je pourrais m'attacher.

\*

Il y a maintenant un peu plus d'un mois que je suis en poste et je commence à trouver mes marques.

Je loge dans un petit hôtel dans le quartier Candelaria, quartier typique un peu "bobo". Ce n'est pas un palace, loin s'en faut, mais je lui trouve le charme discret et suranné des vieilles bâtisses des années 1950. Les chambres sont confortables avec des sanitaires et salle d'eau vieillots mais propres. Il y a le chauffage ce qui, compte tenu des nuits fraîches de Bogota, n'est pas un luxe. J'ai la possibilité de garer ma voiture dans la cour, c'est sécurisant car je n'ai pas oublié la faune interlope qui déambule toute la nuit dans ce quartier.

J'ai investi dans une Chevrolet Impala décapotable qui, bien qu'âgée d'une dizaine d'années, brille encore de tous ses chromes. Le métal n'était pas cher à l'époque. C'est un véritable paquebot, et je me dis qu'à Paris je ferais un malheur avec, sauf qu'il me faudrait deux places pour me garer.

Ce soir, l'ambassadeur donne un cocktail. C'est l'occasion de réunir la crème des français résidents en Colombie. Souvent des chefs d'entreprises françaises implantées ou cherchant à s'implanter. Ces cadres sont généralement très imbus de leurs fonctions, il faut dire que leurs salaires sont souvent multipliés par 2 voir 3.

Leurs épouses sont toujours d'un snobisme à faire pleurer. Du style :

- Mais où jouez-vous au golf ma chère ?
- Ah ma chère, on ne peut rien obtenir du personnel, ils sont sales, incultes et voleurs.

Je ne peux pas supporter ces femmes qui une fois la mission de leurs époux terminée, retourneront dans leur 3 pièces / cuisine à Epinal ou à Angoulême et devront pousser elles-mêmes leurs caddies au Carrefour ou Auchan du quartier. En effet, les maris auront retrouvé leurs fonctions et salaires initiaux. Elles brilleront moins les "bougresses" et seront obligées de réapprendre l'humilité.

C'est aussi l'occasion d'inviter tout ce que la ville compte de confrères d'ambassades, d'industriels et acteurs de la société civile importants. Parfois aussi quelques artistes connus, mais surtout des politiques et fonctionnaires en vue. Le tout constellé de quelques uniformes de colonels, et même parfois de généraux

La France a besoin de briller et c'est l'occasion pour notre pays d'entretenir des bonnes relations avec les états.

Pendant ces séances de casting nous sommes mis à l'épreuve. Notre "job" consiste à jouer les jeunes filles de la maison et nous devons surtout nouer des relations qui serviront ensuite d'introduction dans certaines situations. Tout cela s'organise sur fond de coupes de Champagne français et de qualité, mais aussi de petits fours et autres amuses bouches.

Dans un coin du grand salon un pauvre virtuose du piano essaie de faire entendre quelques mélodies du répertoire français que, de toute façon, personne n'entend, du fait du brouhaha et



qu'en tout état de cause personne n'écouterait même si elles étaient audibles.

Ce petit monde, rasé de prêt, parfumé et revêtu de ses plus beaux atours, papillonne en prenant des airs inspirés.

Généralement, même les femmes les plus laides paraissent belles, et les hommes les plus stupides, paraissent intelligents.

Je me suis toujours demandé par quel miracle.

Il n'empêche que, sitôt qu'il est sorti de ce contexte, tout ce beau monde retrouve sa condition première et redevient citrouille.

J'en suis à ma deuxième coupe de Dom Pérignon lorsque, à quelques mètres sur ma gauche, j'aperçois une jeune femme qui attire mon attention. Elle a l'air d'être seule et de s'ennuyer ferme. En un millième de seconde j'ai le temps de l'apprécier. Elle est de taille moyenne, très mince, très brune avec des yeux bleus. Vêtue d'une robe fourreau rouge qui moule à la perfection son corps de sylphide et qui s'arrête au dessus des

genoux qu'elle a gracieux. C'est important les genoux chez une femme. Combien d'entre elles seraient magnifiques si elles n'avaient des genoux cagneux.

Ce n'est pas son cas et perchée sur des escarpins carmin comme sa robe, elle attire les regards qui se veulent discrets des hommes mariés, qui font la différence avec les "dondons" qui les accompagnent : leurs épouses.

Elle me lance un regard que je prends pour une invitation. Je m'approche d'elle et sans timidité elle me tend la main que je ne serre pas, mais que j'effleure d'un baiser discret. Ce baisemain, que peu de gens utilisent encore, à l'air de la ravir.

- Josépha Alvarez

A mon tour je me présente.

J'apprends qu'elle travaille à l'Ambassade du Brésil, et que comme moi elle n'est en poste que depuis peu de temps, raison pour laquelle elle ne connaît presque personne dans cette assemblée.

Nous conversons ainsi près d'une heure, et le salon commence à se vider. Nous nous séparons en échangeant nos numéros de téléphones et nous promettons de nous revoir.

\*

Depuis 48 heures je ne pense qu'à cette rencontre. Cette jeune femme m'a subjugué. Je lui trouve un charme exotique et félin. Elle est glamour et ténébreuse, attirante mais aussi distante, c'est une femme de tous les contrastes. Il semble qu'elle pourrait être une Mata Hari moderne.

Vendredi 17h00. Téléphone. Je décroche.

Jean-Charles ? Josépha.

Je balbutie quelque chose du style :

- Quel plaisir Josépha.

Jean-Charles, nous ne nous connaissons pas, pourtant au cours de notre brève rencontre à l'Ambassade de France, j'ai cru percevoir une

certaine connivence entre nous. J'espère ne pas me tromper.

- Pas du tout, chère Josépha, je crois que nous sommes sur la même longueur d'onde sur beaucoup de points.

Merci Jean-Charles, voulez-vous que nous prenions l'apéritif ce soir afin de nous connaître mieux ?

Avec joie Josépha, voulez-vous au pub Churchill, disons vers 20h00.

Jean-Charles, oublions ces cafés et bistrot enfumés et bruyants, je vous propose de passer chez moi, ainsi vous découvrirez mon "home sweet home".

*(Tien ! demande à un aveugle s'il veut voir)*

C'est d'accord Josépha, à tout à l'heure.

J'ai le temps de passer à l'hôtel me rafraîchir et de quitter mon uniforme de diplomate, costume cravate, pour revêtir quelque chose de plus "casual".

A 20h00 je gare la Chevrolet devant sa maison. Un petit pied-à-terre typique des années 1950, bleu Sidi Bou Saïd. Les fenêtres, la porte, les encadrements ainsi que la volige du toit sont d'un blanc immaculé. Elle me fait penser aux petites maisons de pêcheurs de bord de mer si typique que l'on trouve au Carbet en Martinique.

Je suis confortablement installé dans un fauteuil club de cuir chaud et accueillant, typical English. Dean Martin susurre un standard des années 1960. Les abat-jours des éclairages tamisent une lumière ambrée. Je sirote un verre d'excellent Single Malt Knockendo 12 ans d'âge. Il est sucré, légèrement fumé, j'y retrouve des arômes de noisettes, d'amandes, de vanille, de raisins rouges, je sens qu'il a vieilli dans des fûts de chêne initialement réservés au Xérès.

Son verre de Tequila l'attend sur la table basse. Josépha m'a demandé de patienter quelques instants. Effectivement, de la pièce à côté par la porte entre ouverte elle m'appelle.

- Jean-Charles ?

Je franchis le seuil et suis dans une chambre presque exclusivement occupée par un lit de dimension impressionnante, c'est du « King size ».

Sur deux petites tables de chevet, de part et d'autre, des grosses bougies rouges se consomment et diffusent un éclairage de petites flammes follettes et insaisissables.

Josépha est langoureusement étendue sur ce lit, simplement déshabillée d'une nuisette noire bordée de dentelles rouges.

Index replié, elle me fait signe d'approcher. Mes genoux touchent le bord du lit, elle s'agenouille, me tire doucement à elle et entreprend de me dévêtir avec une dextérité qui, si elle ne sous-entend pas l'habitude, n'en relève pas moins d'un certain savoir-faire.

Sa bouche me couvre de petits baisers furtifs qui progressivement descendent sur mon torse, puis sur mon ventre. Elle joue de sa langue sur mon sexe turgescent avec une précision qui me contraint à des efforts pour me retenir. Sentant

certainement mon désarroi, elle l'enfourne avec volupté et dans un lent mouvement de va et vient arrive rapidement à ses fins. J'explose. Loin de me repousser, elle avale goulûment, allant jusqu'à se repaître de cette liqueur qui coule sur les coins de sa bouche.

Alors que je pense avoir atteint le nirvana et mérité un peu de repos, elle ranime l'objet de ses convoitises et se positionne à quatre pattes devant moi. Je comprends qu'elle affectionne particulièrement la position de la levrette et pénètre son abricot imberbe et soyeux. L'opération ne dure que quelques minutes, car elle vient de diriger mon pénis vers son anus avec rigueur et précision.

Ciel, la demoiselle à l'air d'aimer pratiquer l'amour à l'oriental.

Dans ces pays d'Orient les jeunes filles doivent arriver vierges au mariage, mais la chair étant faible, elles sont adeptes de la fellation, de la sodomie et de la masturbation. Ainsi l'honneur est-il sauf.

Pendant que je la fornique avec force et conscience, de sa main droite elle sollicite son clitoris.

Un long cri de jouissance sort de sa gorge. Le bonheur fait que nous arrivons ensemble, exactement au même instant. J'ai atteint des sommets, elle aussi je pense. Le feulement rauque de tigresse qu'elle a jeté au moment crucial en est une preuve incontestable. Ou bien si elle a simulé, c'est une grande tragédienne.

Alors que je tente de récupérer allongé sur le dos, elle revient de la salle d'eau. Ses yeux noirs me fixent froidement comme si j'étais le diable. Sans un mot elle me désigne mes hardes. J'ai compris, je me rhabille et retourne dans le salon.

Je termine mon Knockendo, mais ne la vois toujours pas revenir. Je n'appelle une fois, deux fois, pas de réponse.

A la troisième fois, j'entends une bonne nuit qui me glace et m'enjoint à quitter le champ de bataille.



Dans la voiture, de retour à mon hôtel, je me pose des questions. Cherchait-elle un étalon, ou bien cette façon de coïter en "tossing", comme disent les anglais, est-elle dans ses habitudes ? Quoique pour le "tossing" cela méritait une ligne de coke sur la queue. A laquelle je n'ai pas eu droit.

Oh et puis zut ! l'instant était paradisiaque et refuse-t-on le Paradis !

\*

J'ai du mal à me concentrer sur mon travail. Je me dis qu'avant de partir j'aurais peut-être dû lui dire des choses tendres. C'est idiot le culte de la virilité qui presque toujours empêche le male d'être simplement humain. Je ne cesse de penser à cette jeune femme, chienne et chate, louve et agnelle.

Je pense que cela doit se sentir car alors que je suis en rendez-vous avec le directeur du lycée Louis Pasteur, ce dernier me demande si je ne suis pas souffrant. Je le rassure prétextant une légère indigestion sans gravité. Même mon collègue Yves, avec lequel je partage le bureau, me fait remarquer que j'ai l'air préoccupé.

Il a raison, je ne cesse de penser à Josépha, j'ai très envie de la voir, elle m'a conquis sexuellement, toutefois je me demande si elle ne joue pas dans la cour des mantes religieuses. J'ai pu constater que des réminiscences d'esprit reptilien primaire ont développé chez moi un instinct que je qualifierais d'animal.

J'en suis à ce stade de mes réflexions lorsque je décroche le téléphone.

- Jean-Charles ?

- Oui

- Josépha.

Elle n'aurait pas eu besoin de s'annoncer, j'avais reconnu sa voix et surtout ce petit accent chuintant des brésiliens lorsqu'ils parlent espagnol.

- Jean-Charles, ne vous m'éprenez-pas, j'ai beaucoup apprécié notre dernière rencontre et je voudrais faire plus ample connaissance avec vous.

- Moi aussi Josépha, je suis à mon bureau et il m'est difficile de développer, mais je souhaite vraiment vous revoir.

- Jean-Charles, seriez-vous disponible vendredi après-midi pour le Week-end ?

- Je peux me libérer, je n'ai aucun rendez-vous de prévu.

- Très bien, alors je vous propose de vous emmener chez un cousin qui possède une

hacienda du côté de Manizales. C'est à 6 ou 7 heures de route et en partant à midi, treize heures au plus tard, nous arriverons pour l'apéritif. Son hacienda est très belle, il possède des élevages de chevaux, de bovins et même de moutons. Beaucoup de personnels, des vaqueros, nous allons passer 48 h merveilleuses, il nous attend pour marquer les taurillons dans sa manade.

- C'est d'accord Josépha, je serai devant chez vous à 12h30.

- Jean-Charles nous prendrons mon 4 x 4, les routes ne sont pas adaptées à votre Chevrolet, vous pourrez la garer chez mon voisin. A vendredi, je vous embrasse tendrement.

- Moi aussi, à vendredi Josépha.

Nous sommes mercredi, me voici tout guilleret, remis de mon soi-disant embarras gastrique.

Je repense encore à elle comme à une étape incontournable, une halte obligatoire, accueillante, chaude et vicieuse des trois orifices.

Nous avons quitté Bogota depuis environ 30 minutes et roulons sur la 50 en direction de la Véga, nous passerons Honda, Marquita et Letras. Puis Josépha me précise que nous ne serons plus loin de la propriété. Je comprends maintenant la raison pour laquelle il faut plus de six heures pour couvrir 300km. A cette époque, en Bolivie, nous sommes loin, mais alors très loin du confort de nos autoroutes.

Juste après Letras, Josépha, qui refuse que je prenne le volant, a bifurqué à droite sur un petit chemin de terre. Le Suzuki est parfaitement adapté à cette conduite et je somnole en laissant vagabonder mon esprit vers des pensées ludiques anciennement pratiquées dans l'Île de Lesbos en mer Egée.

Je n'ai pas le temps de m'adonner longtemps à mes fantasmes. Josépha vient de freiner brutalement. J'aperçois, à 100/150 mètres, un groupe d'une dizaine d'hommes armés, vêtus d'uniformes camouflés qui semblent être des militaires et qui barrent la route. Le 4x4 s'arrête dans un nuage de poussière.

Deux militaires m'agrippent et me sortent de la voiture avec brutalité. Ils me bousculent, me menotent, et avant d'avoir le visage recouvert d'une cagoule j'ai le temps d'apercevoir Josépha qui embrasse affectueusement celui qui paraît être le chef.

Tout s'éclaire, ce ne sont pas des militaires, ce sont des guérilleros. La salope m'a piégé. Quel con ; comme disait Michel Audiard "*Si la connerie se mesurait je serai mètre étalon*". Si j'en reviens je risque de finir à Sèvres.

Les deux brutes ont relâché leur étreinte, je secoue fermement la tête et la cagoule tombe sans qu'ils s'en aperçoivent, ils regardent ailleurs.

Josépha est en grand conciliabule avec le chef et les autres discutent entre eux.

En un millième de seconde je prends une décision. Je dois m'échapper, m'échapper maintenant, ensuite ce sera trop tard.

Vers douze treize ans j'étais assez bon coureur. J'ai même gagné quelques coupes à Coubertin.

La piste circule dans une forêt dense, elle est bordée d'arbres. Je pique un départ de 100 m vers la droite à travers la végétation. Mon 100 m ne va pas au bout, un claquement de feu, une douleur fulgurante au mollet droit stoppe définitivement ma fuite. Je tombe à terre. Les hommes me rejoignent en hurlant, ils me relèvent sans égards, cette fois je suis non seulement encapuchonné mais aussi bâillonné. Je souffre le martyr. Cela n'a pas l'air de les émouvoir beaucoup.

Ils me jettent à l'arrière d'un véhicule, tel un vieux sac de pommes de terre. Il est vrai que ce tubercule est originaire du Pays voisin : la Bolivie, mais quand même.

C'est incroyable comme le fait d'être privé d'un sens développe d'autres sensations. Je perçois clairement les sons. Mes ravisseurs sont bavards. J'apprends qu'ils sont un groupe armé des FARC. La Force Armée Révolutionnaire de Colombie, est une organisation terroriste, composée à la base en 1964 de paysans marxistes-léninistes qui mènent une guérilla en employant des méthodes

peu conventionnelles basées en outre sur l'enlèvement contre rançon. Ils sont financièrement soutenus par le cartel de la drogue de Medellin, que cela arrange stratégiquement d'avoir cette force organisée qui s'occupe des basses besognes.

En quelques minutes j'ai analysé la situation. Je suis un diplomate encore jeune mais diplomate tout de même. La France entretient des relations privilégiées avec la Colombie et la France n'abandonne jamais ces ressortissants, ils le savent.

Cette salope de Josépha le savait aussi. Lorsqu'elle m'a repéré pendant le cocktail, elle a tout de suite compris que j'étais le maillon faible. Je suis tombé dans ses filets avec une naïveté de candide, merci Zola.

Elle doit bien rigoler maintenant.

Je souhaite qu'elle se fasse sodomiser par toute la troupe. Et puis non, peut-être que cela lui ferait trop plaisir.



Salope de salope de salope de merde, si je m'en sors je te retrouverai. Tu regretteras d'être venue au monde. Chez les De Frontgoust nous avons quelques quartiers de noblesse que nous portons dans nos veines et qui nous autorisent ancestralement à la justice. Tu devras payer. Tu subiras la punition.

La camionnette bringuebale sur la piste depuis certainement plus de deux heures lorsqu'elle stoppe enfin. Je ne sens plus la douleur de mon mollet, en fait je ne sens plus le bas de ma jambe jusqu'à hauteur du genou.

Qu'importe, je suis en vie, je ne pense qu'au présent, d'ailleurs mourir n'arrive qu'au présent. La vie n'est jamais comme on veut, elle est comme elle est. C'est naïtre qu'il n'aurait pas fallu.

Un guérilléro m'ôte la capuche, éblouit par le soleil, je suis extirpé du véhicule et conduit, traîné devrais-je dire sur plusieurs dizaines mètres vers une petite casemate ronde. Elle est très basse, crépie à la chaux et recouverte d'un toit en lauses de pierres plates.

Poussé par mon ange gardien, je choisis lourdement sur le sol en terre battue.

La douleur se réveille.

Une petite ouverture d'environ 50 x 50 laisse filtrer une lumière avare à travers d'épais barreaux. Elle est sommairement meublée d'une paille douteuse jetée sur un bas flanc, d'une table bancale et d'un tabouret trépié. Sur la table une bassine et un sceau émaillés vert.

Quelques instants plus tard le cerbère de service m'enlève les menottes qu'il compense dans sa grande mansuétude par une sorte de carcan métallique qu'il attache à mes pieds et qui, relié par une grosse chaîne à un énorme anneau fixé au mur, ne me donne une autonomie de mouvements que d'environ 1,50 m.

Je lui explique que je souffre énormément de la balle que j'ai reçue et que sans soin rapide, dans cet environnement, je risque la gangrène voire l'amputation.

Si j'avais chanté la marseillaise au mur, ça aurait eu le même effet.

Il disparaît sans un mot, je m'écroule sur la paillasse et sombre dans sommeil comateux.

Le son d'une voix me sort de ma torpeur. La nuit est tombée. Un homme grand et distingué se tient devant moi assez faiblement éclairé par une lampe tempête. Il est vêtu d'une saharienne beige clair et d'un pantalon bleu pétrole, il peut avoir 45/50 ans. Sur la table il a posé une mallette en cuir qui me fait immédiatement penser à celles que promenaient nos docteurs de campagne dans la France profonde des années 60.

J'ai vu juste. Docteur Rodriguez se présente-t-il. Je souffre tellement que si je le pouvais je lui sauterais au cou.

Il s'approche avec une bouteille d'alcool à 90° et un gros sachet de coton. Je hurle de douleur, il m'a carrément versé le quart de la bouteille sur la blessure.

J'en suis à me demander s'il est vraiment toubib ce grand escogriffe.

Enfin, je décide d'être patient au sens premier du mot, car il vient de m'annoncer que la blessure est superficielle, que la balle n'a fait qu'entamer le muscle et que je devrais cicatriser en quelques jours. A condition, bien entendu, d'éviter l'infection. A cette fin, il verse sur la plaie ce que je pense être des sulfamides, stipulant qu'il faudra renouveler l'opération deux fois par jour pendant trois jours. Il me laisse aussi une boîte d'antibiotiques. Je dois en prendre un à chaque repas. Il me quitte en précisant qu'il repassera dans quelques temps.

Je remercie l'Hippocrate de service qui, sympa, a laissé la lampe et je retourne chez mon copain Morphée.

Le bruit de la lourde porte de bois brut qui roule sur ses gonds en crissant me réveille. La douleur est lancinante, mais supportable. Je ne pense pas avoir de fièvre.

Le guérillero porte un plateau sur lequel se trouve une assiette creuse en terre cuite, une cuillère, un pot en grès. Il tient un chaudron fumant à la main.

Il pose les ustensiles sur la table de bois et plonge dans la marmite une grande louche qu'il verse dans mon écuelle. Il réitère l'opération jusqu'à ce que cette dernière soit pleine à ras-bord.

Il repart sans un mot. Toujours enchaîné j'approche de la sainte table et constate que quelqu'un a rempli le broc d'eau pendant mon sommeil.

Je plonge la cuillère dans ce qui semble être une soupe épaisse à base de haricots blancs et d'autres légumes dans laquelle surnagent quelques morceaux de viande indéfinissable.

Je vais goûter cette mixture, lorsque rien qu'à l'odeur qu'elle dégage j'ai un mouvement de recul. Allez courage, nous ne sommes pas chez Ledoyen, il faut bien que je m'alimente si je veux survivre.

La première bouchée de cette ragougnasse me porte au cœur. Je pense à ce que les écossais ont adopté comme plat national, le fameux "haggis", panse de brebis farcie, dont un humoriste célèbre, Jacques Baudoin, disait qu'au début il avait pensé que c'était de la merde et qu'ensuite il avait regretté que ce n'en fût pas.

En fait, ce plat traditionnel est un mixte d'abats de mouton : poumon, foie, cœur, rognons, mélangé à de l'avoine, de la graisse de mouton, des oignons émincés et quelques condiments et aromates dont ils ont le secret. Le tout est enfermé dans une panse de brebis cousue qui cuit lentement à couvert 3 ou 4 heures dans un court bouillon. C'est généralement accompagné de whisky blanc qui n'a pas vu le fût, un peu comme une eau de vie.

Mon père, qui en tant que taste whisky avait participé à un repas gastronomique à Glasgow, était revenu en prétendant qu'il avait failli mourir tellement il avait trouvé cela dégueulasse. Connaissant assez bien mon père je m'étais dit que pour qu'il utilise ce terme qui ne fait pas partie

de son vocabulaire usuel, c'est qu'effectivement ce devait être immangeable, tout au moins pour un étranger ne portant pas le Kilt, donc hors Clan.

J'en suis là de mes réflexions, je pince le nez et enfourne la première cuillère de ce ragoût. Seigneur Dieu, faites que je ne vomisse pas.

Je repense à mes petits plats du terroir gersois, ce qui me permet tout de même d'aller au bout de cette punition.

Le jour se lève, on m'a apporté un sceau qui doit satisfaire mes besoins hygiéniques. Pour les ablutions c'est limité, la douche n'est pas au programme. J'ai mon broc, ma cuvette, un morceau de savon de mauvaise qualité et un torchon. Sans être snob, je sens que mon moral va en prendre un vieux coup.

La journée et les jours suivants sont rythmés par les menus qui n'ont pas changé. Toujours cette merde innommable. Pourtant il semblerait que je m'y habitue, sans aller jusqu'à dire que je l'attends avec impatience, je dois admettre que je commence à la trouver relativement tolérable.

Je calcule les jours par le lever du soleil. Je suis enfermé depuis 4 jours lorsque ce bon docteur m'honore de sa visite. Il inspecte la plaie et m'annonce avec le sourire que je suis sur la voie de la guérison.

- Dans une semaine il n'y paraîtra plus jeune homme, seulement une belle cicatrice, vous êtes en bonne santé. Conservez là.

Comme il y va. Bien entendu que je souhaite conserver la santé physique, mais il y a aussi la santé morale.

Je me dis qu'il y a plusieurs cercles en enfer et qu'où que l'on soit c'est toujours celui du dessus qui ressemble au paradis.

Je comprends maintenant que le vrai cri c'est la liberté. Je n'enlèverai plus jamais mon chapeau devant quelqu'un qui ne le mérite pas.

Le soir j'essaie de voir le ciel par le trou en me disant qu'il me faut accrocher mon cœur à une étoile.



Mais combien de gens sont vraiment libres ?  
Libres de leurs pensées, de leurs anxiétés, de  
leurs peurs, de leurs trahisons, de leurs échecs ?

Il y a des moments dans la vie où une porte  
s'ouvre, s'en suit un arc-en-ciel, comme un pont  
de lumière. Je sais que je sortirai grandi de cette  
épreuve, si j'en sors.

Si je ne trouve pas la vérité où je suis, où vais-je  
la trouver ?

Le temps passe, il m'est impossible de mettre un  
nom sur le jour, mais je pense être prisonnier  
depuis plus de quinze jours. Je commence à avoir  
une barbe fournie, car bien entendu pas de rasoir  
dans mon palace

Deux Cerbères me libèrent de mes chaînes et me  
tirent sans ménagement à l'extérieur.

Je reconnais celui que j'avais considéré comme  
étant le chef. Il s'approche et m'explique qu'il va  
tourner une vidéo afin de prouver que je suis en  
vie et bien portant.

J'imagine qu'il l'enverra à l'ambassade de France et peut-être aux médias.

Que va-t-il demander en échange de ma liberté ? Il faudra que ce soit quelque chose qui vaille le troc, et je ne suis ni célèbre, ni important, ni riche. Seulement un jeune diplomate en mal de reconnaissance professionnelle, laquelle sera certainement mise à mal à la fin de cette aventure.

Je suis debout, un journal local du jour à bout de bras devant ma poitrine. Devant moi un écriteau que je dois lire.

*"Je suis Jean-Charles de Frontgoust, employé permanent à l'Ambassade de France. Je suis aux mains des forces révolutionnaires qui exigent la libération de leur leader Ernesto Del Vivies des geôles colombiennes. Si cet échange n'était pas respecté sous 8 jours, ils m'amputeraient d'un doigt qu'ils enverront à l'ambassade de France. Ils renouvelleront leur exigence et me mutileront progressivement jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite".*

J'en ai froid dans le dos, la sueur coule de mes tempes et dans le creux de mes reins, je flageole sur mes jambes, de peur et aussi par manque d'exercice.

Ils n'ont pas l'air de plaisanter et je suis certain que si aucun accord n'est trouvé, je serai amputé, car je sais que la souffrance de ne pas tenir une promesse n'existe que chez les gens conscients, et je sais qu'ils n'en font pas partie. Autrement ils ne seraient pas ce qu'ils sont, des désespérados.

A partir de maintenant le compte à rebours à commencé. Mes dix doigts sont en sursis. Je les aime bien mes dix doigts, je leur promets qu'à partir de mon retour à la civilisation ils auront une soigneuse, une manucure, et il faudra qu'elle leur plaise à mes dix doigts. A tous et pas seulement à deux ou trois.

Je suis comme un comique désespéré, j'affectionne la dérision du mal-être. Je m'aperçois que j'ai une certaine gourmandise à tutoyer le désespoir.

Je dois me reprendre si non c'est la débâcle psychologique.

Le matin je m'astreins à une heure d'exercice physique. Une cinquantaine de pompe, des flexions genoux, des séries d'abdominaux et tout ce que mon enchaînement me permet d'effectuer.

J'observe que mon geôlier ne me regarde plus de la même façon, je sens un certain respect dans ses yeux.

Il n'empêche que nous sommes au matin du huitième jour de l'amputation à venir. Je suis extirpé de mon cabanon. En face de moi le chef et ses acolytes se tiennent debout les bras croisés. Il m'annonce que son marché n'a pas été respecté, que son leader n'a pas été libéré et que je vais payer pour cela.

Je sais que tous mes arguments tomberaient à l'eau, et paradoxalement je suis très calme.

Je remarque que le regard de cet homme n'existe pas et me dit que la différence entre les yeux qui ont un regard et les yeux qui n'en ont pas porte un

nom, c'est la vie. La vie commence là où commence le regard. Le sien est vide, il est déjà mort.

J'en suis là de ma philo à deux sous lorsqu'un de ses adjoints se jette sur moi et m'étale la main droite sur un billot de bois. Je cherche à me débattre, rien n'y fait il me maintient fermement la main bien à plat. Avec la rapidité de l'éclair un autre me tranche l'auriculaire d'un coup de machette sec et précis.

Je hurle, le sang gicle, paradoxalement je ne ressens aucune douleur, anesthésié par l'adrénaline et le choc. Le toubib que je n'avais pas vu m'entraîne vers mon "hôtel" ; je me sers le poignet droit avec la main gauche. Il m'installe, me fait un garrot et me procure les premiers soins. Brave homme, dommage qu'il soit des leurs.

Maintenant seulement, ça me fait un mal de chien et je pleure déjà mon petit doigt. Il ne m'était pas d'une grande utilité, c'est vrai, mais tout de même, j'y tenais, il faisait partie de moi, et puis comment vais-je me gratter l'oreille ?

Le toubib me dit qu'il reviendra tous les jours jusqu'à cicatrisation complète.

\*

Je suis à l'arrière d'une camionnette, ficelé comme un salami, couché à même le sol du véhicule, capuche sur la tête, je ne vois rien. Ils m'ont enlevé mes fers. Nous roulons sur une piste et je ressens chaque chaos de la route dans les côtes et un peu partout. Le voyage s'éternise. Mais où m'emmèment-ils ? Vont-ils m'exécuter, je pense à ma jeune vie déjà bien remplie, j'aimerais bien qu'elle continue encore quelques années.

Je suis en pleine introspection, je vais avoir 31 ans dans quelques jours.

Où en suis-je de cette jeune vie ?

Dois-je déjà faire le bilan ?

Vais-je mourir demain ? je n'ai pas l'impression de l'avoir mérité. Mais quel homme mérite la mort ?

Je me dis qu'aucun homme ne la mérite lorsqu'elle est donnée par autrui.

Seule la naissance, la vie, est la maladie sexuellement transmissible qui inocule la mort.

Suis-je plus mauvais que d'autres, je n'ai pas cette impression, mais là encore, puis-je me juger ?

Je n'ai pas participé à l'immortalité de l'homme puisque je n'ai pas encore d'enfant. Tiens ! si je m'en sors il faudra que j'en fasse. Ça peut servir plus tard.

Le temps passe, nous sommes maintenant sur du goudron. On roule, on roule. Il a bien dû se passer 6 ou 7 heures depuis le départ. Je n'ose pas demander une halte pipi, et je fais ce que je peux pour me retenir. Je n'en peut plus, au diable les principes, je me pisse dessus. De toute façon si je dois mourir, autant que ce soit la vessie vide.

Coup de frein brutal. Un sbire monte sur le plateau sur lequel je me morfonds. Il m'enlève la

capuche et, s'arc boutant à un bas côté de la bétaillère, me propulse au sol avec les pieds.

Je roule et enfin m'immobilise. Deux gardes armés se précipitent. Je suis devant la résidence privé de l'ambassadeur.

\*

Cela fait maintenant 24 heures que je suis à l'ambassade, que l'on m'a fait rejoindre immédiatement après ma libération.

L'attaché militaire m'a briefé. L'ambassadeur m'a reçu. Tout le monde est au petit soin. J'ai dû raconter mon histoire, ma détention. Le médecin français attaché à l'ambassade a regardé mes blessures et m'a fait savoir que cela a été parfaitement soigné, tant au niveau de mon mollet qu'au niveau de la mutilation.

\*



Je suis sur le vol régulier Air France qui me ramène à Paris. Première classe, j'ai droit à des égards.

Nous atterrissons. En bas du coupé, sur le tarmac je remarque 2 Citroën SM officielles avec drapeau bleu blanc rouge. Je suis happé par des gardes du corps et conduit au salon d'honneur. Mais que m'arrive-t-il je n'ai réalisé aucune prouesse.

Un buffet est dressé. Le ministre des affaires étrangères en personne m'attend. Une bonne vingtaine de journalistes, tenus à distance par un service d'ordre, essaie de m'approcher.

A Bogota l'attaché de la défense, qui représente les armées, m'avait prévenu. Mon enlèvement a fait la une des journaux. Il m'a aussi donné des consignes. Je ne dois en aucun cas aborder l'échange possible avec cet *Ernesto Del Vivies*. D'ailleurs me précise-t-il, il n'y a pas eu échange, la France ne cède jamais au chantage (tiens, prends ça et bois de l'eau fraîche !).

J'ai retrouvé un bureau au Quai. Le ministre m'a reçu à nouveau. Ma situation a changé. Tout le

monde est au petit soin avec moi. Le matin il y a toujours une secrétaire qui pointe son minois à ma porte et me propose un petit café.

Je lis dans les yeux de mes collègues une certaine considération, et peut-être même une certaine jalousie. Les cons ! ils ne savent pas ce que c'est que de rester quarante cinq jours, attaché, prisonnier, à manger une ragougnasse de merde, avec une hygiène plus que primaire, sans contact avec qui que ce soit, si ce n'est le geôlier et à se demander tous les soirs si le lendemain vous ne serez pas exécuté.

J'ai retrouvé la forme mais j'ai du mal à m'habituer au départ de mon petit doigt.

Je ne suis pas débordé de boulot et je prépare le concours d'Orient auquel je me suis inscrit.

J'ai retrouvé mon petit 2 pièces rue Gracieuse et mes habitudes parisiennes. Déjeuner rituel tous les 15 jours avec mes parents.

Le téléphone m'arrache subitement des considérations hautement intellectuelles que m'inspire un navet américain à la télévision.

- Bonsoir M. De Frontgoust, est-ce que je vous dérange ?

- Pas du tout, qui m'appelle ?

- Monsieur, vous ne m'en voudrez pas mais à ce stade de notre prise de contact, je me dois de garder l'anonymat.

- C'est très désagréable.

- Je le conçois Monsieur, mais sachez que je vous appelle de la part de l'un de vos proches que je ne peux pas non plus nommer. Cette personne vous observe et observe votre carrière ainsi que votre comportement dans la vie depuis un certain temps.

Il commence à m'énerver ce "gugusse" avec ces mystères à la gomme, je vais pour lui signifier que je n'apprécie pas ce genre de contact et raccrocher lorsqu'il enchaîne, comme s'il l'avait senti.

- Ne raccrocher pas M. De Frontgoust, je vais vous expliquer. Cette observation a amené cette personne à penser que vous pourriez nous rejoindre en Franc-maçonnerie.

J'observe un blanc de quelques secondes, ne sachant que dire.

Je bredouille quelque chose, du style :

- Oui, dites-m'en un peu plus.

- Je ne peux rien vous dire au téléphone, mais si vous êtes d'accord nous pourrions nous rencontrer et là je répondrai à vos questions et me ferai un devoir de vous éclairer.

Après tout, qu'est ce que je risque à le rencontrer

\*

Je suis devant un café, au Train Bleu, gare de Lyon. Je suis heureux qu'il m'ait proposé ce lieu pour notre rendez-vous, j'adore cette brasserie.

Elle a été construite pour l'exposition universelle de 1900 et a ouvert ses portes en 1901, inauguré par le Président de la république Emile Loubet. Une trentaine des plus grands peintres de l'époque ont collaboré à la décoration néobaroque et belle époque.

Les lambris, les portes bagages en laiton, les banquettes en cuir restituent cette ambiance très ornementée du début de ce siècle.

Il a été sauvé de la démolition en 1966 par André Malraux et vient d'être classé monument historique en 1972.

Brigitte Bardot, Jean Cocteau, Coco Chanel, Edmond Rostand, Salvador Dali, Jean Gabin et bien d'autres encore ont contribué au mythe.

Il est 10h précises et un homme de belle prestance, grand, distingué, sans ambages, s'assoit à ma table.

- Vous êtes Monsieur de Frontgoust je pense.  
Bonjour Monsieur.

- Bonjour Monsieur. A qui ai-je l'honneur ?

- Souffrez, Monsieur, qu'à ce stage de nos relations je ne vous révèle pas mon identité. Vous ne la connaîtrez que lorsque que vous aurez été initié Franc-maçon. Ne vous offusquez pas de cette discrétion, elle relève simplement du fait que sans être secrète la franc-maçonnerie est discrète.

Je vais donc vous expliquez succinctement ce qu'est la franc-maçonnerie, là encore je ne vous dévoilerai que ce que tout individu peut trouver dans n'importe quelle bonne bibliothèque. Ensuite je vous poserai des questions auxquelles je vous demande de bien vouloir répondre avec franchise, et ce afin de mieux vous connaître.

Etes-vous d'accord sur ce principe ?

- Oui parfaitement, je vous écoute.

Monsieur, la Franc-maçonnerie, pour certains, remonte à la nuit des temps. Il y toujours eu des

mouvements initiatiques. Ainsi les Esséniens deux siècles avant Jésus-Christ avaient des pratiques initiatiques qu'ils tenaient de leurs ancêtres qui eux-mêmes descendaient des Hassidims. Il est vrai que l'on peut retrouver certaines similitudes avec quelques unes de nos pratiques, comme le port du tablier et d'autres encore.

Mais, pour être d'actualité, je vous dirai que jusqu'au XVIII siècle nous étions sur une maçonnerie opérative, ouvrière, pensez aux bâtisseurs de Cathédrales, les compagnons. A partir du XVIII siècle en Angleterre, elle a progressivement évolué vers une maçonnerie spéculative par l'intégration de bourgeois, nobles et intellectuels.

Les loges existaient bien avant les obédiences et elles seules avaient le pouvoir d'initier de nouveaux membres.

Les obédiences regroupent les loges sous forme fédérative.

A notre époque il existe plusieurs grandes obédiences en France : Le Grand Orient de France (le GO), certainement la plus importante en nombre d'adhérents, la Grande Loge de France (la GLF) et la Grande loge Nationale Française (la GLNF). Ces obédiences n'acceptent que les hommes. Il y a aussi Droit Humain (le DH) qui est mixte, acceptant aussi bien les femmes que les hommes et la Grande loge Féminine Française (la GLFF) qui, comme son nom l'indique, n'accepte que les femmes.

Bien entendu en dehors de celle-ci il existe aussi pléthore d'obédiences plus petites en nombre d'adhérents.

Il faut savoir qu'à l'intérieure de ces obédiences, les loges, qui sont souveraines, pratiquent ce que l'on appelle des rites. Ainsi je vous citerai les plus courants qui sont, le rite émulation, le rite français, le rite écossais rectifié (RER) et le rite écossais ancien et rectifié (REAA). Si vous êtes adoubé dans notre loge, sachez que vous pratiquerez le REAA.



Ce rite comporte 33 degrés. Tout d'abord, et c'est en fait ce qui nous intéresse pour le moment, vous serez reçu en loge que nous appelons « loge bleue » et serez initié au premier degré qui est celui d'apprenti, puis en travaillant vous passerez compagnon et encore ensuite serez élevé à la maîtrise.

A ce stade, vous aurez tous les éléments qui vous permettrons de travailler spirituellement et intellectuellement, si vous en avez la volonté et que vous êtes reconnu apte vous pourrez continuer ainsi jusqu'aux degrés supérieurs pour peut-être un jour atteindre le 33° et dernier degré. Vous être jeune, vous en aurez la possibilité en termes de temps.

Nous refusons toutes discussions politiques ou religieuses en loge, mais nous exigeons la croyance en un Dieu unique que nous appelons le GDLU Grand Architecte de l'Univers.

Sachez que nous nous basons sur le support de l'étude des symboles pour avancer dans nos recherches, c'est-à-dire que nous travaillons sur des images ou des faits naturels qui évoquent,

par leurs formes ou leurs natures, une association d'idées spontanées. Parfois ces images peuvent avoir une évocation magique ou mystique.

- Monsieur de Frontgoust avez-vous des questions à me poser ?

- quelques unes, peut-être : Quand et où se passent les réunions ? Y-a-t-il un coût ?

- Il est naturel que vous me posiez ces questions. Je vous répondrai que pendant deux années la fréquence sera de deux réunions par mois, ensuite une, et après, mais nous n'en sommes pas là.

Je ne peux pas vous donner le lieu de rendez, mais sachez que c'est en banlieue parisienne, très proche couronne. Quand au coût, ne vous inquiétez pas c'est tout à fait abordable.

Bien, Monsieur je pense que pour un premier contact, nous avons commencé à faire le tour, vous aurez encore deux rencontres, puis si vous voulez poursuivre votre démarche, vous viendrez nous rencontrer, sans nous voir et enfin si tout se

déroule normalement vous vivrez l'initiation proprement dite.

Nous nous quittons en nous serrant la main, mais pas de façon innocente, je sens qu'un fluide est passé entre nous.

Pourtant, la situation me paraît paradoxale. D'un côté je suis mal à l'aise de tous ces non-dits, de toutes ces questions qui ont mis mes sens en alerte, d'autre part j'ai une impression de plénitude et d'abouti. Je comprends que s'ouvre à moi une voie que je devrai découvrir et qui me mènera peut-être à la réalisation de ce que recherche tout être humain : l'absolu.

\*

Je suis en train de bachoter mon concours. Je dois le réussir si je veux vraiment évoluer dans la carrière. Mon objectif est bien entendu d'accéder un jour au titre suprême d'Ambassadeur de France.

Y arriverai-je ? Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Dans mon petit deux pièces je bosse jusqu'à point d'heure, et il m'arrive de m'endormir sur le petit bureau que je me suis aménagé dans la chambre. A Paris, les appartements sont petits.

Je ne sors plus, je ne rencontre personne et cette vie monacale d'études me convient.

Certains matins, je ne suis pas très frais lorsque j'arrive au bureau, mais personne ne semble vouloir m'en tenir rigueur.

Cela fait environ quinze jours que j'ai eu ce rendez-vous au Train Bleu, lorsque qu'une autre personne me propose un second rendez-vous pour le surlendemain. Avant, il s'est enquis de savoir si je persistais dans cette démarche et je l'ai rassuré.

Il y en aura une troisième et à chaque fois je m'aperçois que je rencontre des hommes qui ont un charisme intérieur, une réflexion, une pensée élevée. Je me dis que cet état n'est certainement pas naturel, et qu'il leur a fallu sans doute une grande introspection pour aboutir à cette plénitude qui émane d'eux.

19h30, j'arrive rue Gracieuse et je monte les marches quatre à quatre, pressé de prendre une douche, de siroter un bon Cardhu, de grignoter sur le pouce et de m'abandonner à mes chères études.

Téléphone

- Monsieur de Frontgoust, bonsoir.
- Bonsoir monsieur
- Monsieur, les trois rencontres que vous avez eues avec des membres de notre loge ont été positives. Toutefois, il reste à satisfaire à une dernière formalité avant votre initiation. Vous devez être présenté cette fois à tous les membres

de notre atelier qui vont vous poser des questions auxquelles vous aurez à répondre. Je dois vous prévenir que pendant cet interrogatoire vous aurez les yeux bandés de façon à ne pas nous voir. Etes-vous prêt à satisfaire à cette dernière épreuve ?

Je me dis que je n'ai pas fait ce chemin initiatique pour rien, et je donne mon accord.

\*

Un mardi de Novembre, pluvieux, ce petit crachin parisien qui glace le sang et met le moral dans les baskets. En novembre tout est gris.

C'est dans ces moments là que je regrette Rome et même Bogota.

Créteil, une petite rue pavillonnaire. J'arrive à me garer facilement. 19h00, les parisiens ne sont pas encore rentrés chez eux.

Au centre d'un beau jardin paysagé, je pénètre dans un pavillon par une porte dérobée qui normalement devrait mener si n'est à une cave, pour le moins à un sous sol.

Un homme d'une cinquantaine d'années m'attend. Costume noir, chemise blanche, cravate et chaussures noires. J'ai l'impression d'avoir affaire au maître de cérémonie des Pompes Funèbres Générales. Pas très engageant tout ça, d'autant plus qu'il est aimable mais sans plus. Il me fait pénétrer dans une toute petite pièce aveugle, succinctement meublée d'une table et d'une chaise, me demande d'attendre, précise que l'on viendra me chercher.

Le temps me paraît long au bout d'une heure que je suis à me morfondre dans ce cagibi. Enfin la porte s'ouvre, il me recouvre les yeux d'un bandeau noir, me prend par la main et me guide sur un chemin qui me paraît assez court. J'entends des bruits de portes qui s'ouvrent, il me guide lentement et me signifie de m'asseoir. J'espère qu'il y a une chaise derrière moi, si non...

Yes, il y en a une, tant mieux.

Un long silence et soudain une voix que je n'arrive pas à situer sur le plan spatio-temporel.

- Bonsoir Monsieur

- Bonsoir

- Monsieur, nous vous avons fait venir afin de mieux vous connaître. Ce bandeau sur vos yeux vous empêche de voir qui nous sommes. Au cas où vous ne seriez pas initiés vous ne pourriez pas nous reconnaître.

S'en suit un feu roulant de questions qui, au son des voix, m'apprend qu'elles sont posées par des personnes différentes.



Quelques unes me mettent dans l'embarras car j'ai du mal à répondre en si peu de temps à des questions existentielles qui mériteraient un long développement.

Enfin, au bout d'une bonne demi-heure le premier homme qui avait pris la parole me remercie et demande à ce que l'on me raccompagne. Dont acte, celui que je suppose être mon premier accompagnateur me prend par la main et, sitôt passé une porte qui se referme sur nous, m'ôte le bandeau.

Il me demande mes impressions, que j'ai bien du mal à analyser. Il me raccompagne à la porte de ce sous-sol.

Je rentre chez moi, dans un état second. Je suis déstabilisé, mais paradoxalement je ne suis pas inquiet, j'ai confiance, les hommes qui m'ont interrogé m'ont posé des questions que j'aurais dû me poser depuis longtemps. Ce que je n'avais jamais fait. Cela m'amène à la réflexion. J'ai des difficultés pour m'endormir.

Je crois, s'ils veulent de moi, que je vais progresser dans une évolution spirituelle qui me manquait jusqu'à aujourd'hui.

Rideau, dodo, à demain.

\*

Le jour se lève sur les ardoises et les zingues gris des toits que je surpasse de mes fenêtres. Nous sommes Dimanche. Je vais aller rue Mouffetard, je vais aller chanter. J'ai le cœur léger, je suis heureux.

Douche, rasoir, un soupçon de cuir de Russie de chez Chanel, un café noir. Un pantalon de flanelle grise, une chemise fantaisie ouverte, une veste de tweed anglais, un coup de peigne.

Je descends, j'ai envie de siffler, je siffle mal, c'est une horreur, tant pis, je siffle quand même. La gueule des oiseaux dans les arbres !! Il y a un ou deux qui frôlent l'anévrisme. Pauvres bêtes !

Je pense que si je dois quitter ce quartier définitivement un jour, j'aurai du mal. Ici c'est le Paris que j'aime, le Paris province. Ce n'est pas le Paris de Montmartre qui malheureusement a de plus en plus de difficultés à échapper au tourisme. C'est celui des vrais parisiens, celui de la concierge de l'immeuble du coin, la mère Amélie qui connaît tout le quartier et qui est un livre ouvert sur le passé.

C'est celui du père La Fouine qui a encore son échoppe de rémouleur dans laquelle il fait bon entendre le chuintement de la lame sur les meules et de voir les gerbes d'étincelles qui annoncent le feu d'artifice de la fin de ce siècle.

Ce siècle qui a vu naître l'électricité, l'ordinateur, le TGV, l'électronique, la carte bancaire, le téléphone portable, ce siècle de la vitesse, la vitesse qui engendre l'hyper-choix, l'hyper-choix qui engendre le doute et le doute qui cherche un refuge.

*"Le 21<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas".*

La spiritualité sera-t-elle le refuge de l'homme, sa dernière hypothèse d'exister et de devenir.

Le boucher m'interpelle. Oh Monsieur Jean-Charles, grâce à mon ami de la boucherie "*le couteau d'argent*" à Asnières, je viens de recevoir du bœuf façon Kôbe. Je vous en garde un peu.

Ce fameux bœuf (dont l'origine est japonaise) est une allégorie à la viande rouge. C'en est le Louis Vuitton.

Quelques rares éleveurs en France s'inspirent des pratiques nippones pour amener de la viande persillée à souhait. Les bêtes sont élevées au maïs, à l'orge, aux fèves et à la paille de céréale.

Ils pratiquent la sophrologie animale, basée sur la diffusion de musiques douces, et des massages à la bière facilitent la pénétration de la graisse dans le muscle. Il est entendu que ce produit a un coût et ne peut malheureusement pas être consommé par tout le monde.

Tant pis, je me fais fureur et je commande un rosbif d'un bon kilo. J'inviterai mes parents. Père a horreur de venir chez moi à cause des escaliers, mais je suis certain que pour un tel met de roi, il arrivera ventre à terre.

La semaine a bien démarré, je suis inscrit au concours interne. C'est pour le mois prochain. Juste le temps de réviser. Non seulement je veux, et je dois réussir, mais je dois aussi en sortir dans les premiers si je veux ensuite une promotion et une bonne affectation. Je n'ai plus envie de revivre l'expérience Bogota. Il est un fait qu'elle

m'a fait grandir, mais elle m'a laissé tout de même le goût amer de la trahison.

L'homme, ce bipède, serait-il le seul animal qui soit sournois, qui se complaise dans la bassesse et la méchanceté gratuite ? A ma connaissance, on n'a jamais vu un autre animal attaquer en traître, même pour survivre.

Je viens aussi de recevoir la date de mon initiation maçonnique. C'est pour vendredi prochain à 19h00. On me recommande la même vêtue que celle que j'ai remarquée sur l'homme qui m'a ouvert la porte pour l'épreuve du bandeau. Je vais avoir l'air d'un pingouin ou d'un body guard américain.

Ces deux nouvelles me portent sur une vague de félicité.

Je le sais : ma vie va changer, elle prend un nouveau chemin.

\*

Me voici à nouveau à Créteil. L'appariteur qui m'avait déjà reçu me conduit dans une sorte de cabinet. Avant de refermer la porte sur moi, il m'a laissé un stylo et une feuille de papier blanche sur laquelle il m'a demandé, après avoir médité longuement sur le symbole des objets que je vais découvrir, d'écrire un testament philosophique, qui, a-t-il dit, attestera de ma volonté de changer en moi l'être rempli de préjugés et de mauvaises passions.

Non, mais comme il y va cet homme, préjugés ! mauvaises passions ! et puis quoi encore !

Lorsque je me regarde dans la glace, je ne trouve rien à redire, je me trouve même pas mal, je ne me sens pas rougir de mes actions.

C'est sombre, car ce n'est éclairé que par une veilleuse qui diffuse une pale lumière bleutée, je n'y vois presque rien. Il m'enferme à clé. Heureusement que je ne souffre pas de claustrophobie. Et en plus ça sent le renfermé, aucune aération.

Au bout d'un moment mes yeux s'habituent, une chaise, un minuscule bureau ou plutôt une table, et sur cette table les différents objets dont il m'a parlé.

Je distingue un sablier, un coq en plâtre, un crane humain, une carafe d'eau, une faux, droite dans un coin contre le mur, un morceau de vieux pain, deux coupes qui ressemblent à des ciboires, trois coupelles avec dans l'une du sel, dans l'autre du soufre, dans la troisième quelques gouttes de mercure et sur un carton blanc, une inscription en grosses lettres majuscules V.I.T.R.I.O.L.

J'observe et je réfléchis, je comprends bien que le crane rappelle à la fatalité que constitue la mort, que le sablier évoque le temps qui passe et la durée de l'existence terrestre. La faux aussi symbolise la mort " *la dame à la faux, la grande faucheuse*"

Le coq ? Chez moi dans le Gers, il me casse les oreilles dès que le jour se lève, mais ici, que fait-il ? A moins qu'il ne symbolise une sorte de résurrection après la mort ? Le premier chant du matin.



Le pain, pour moi c'est le symbole du travail. En effet, n'est-ce pas à la sueur de son front que l'on peut gagner son pain ? Alors peut-être est-ce le symbole du travail que l'on doit faire sur soi-même.

L'eau ? Elle épanche la soif. Est-ce la soif d'apprendre, de savoir ?

Pour les coupelles de soufre, sel et mercure, mes connaissances en chimie ne me permettent aucune interprétation.

Quant à VITRIOL, alors là ! c'est l'énigme complète.

Aujourd'hui, je ne me souviens plus exactement de ce que j'ai pu écrire, mais je me rappelle que c'était très court et que je me suis dit que j'aurais dû faire philo au lieu de faire Sciences Po.

Je viens juste de terminer mon pensum, lorsque le pingouin réapparaît. Il me fait enlever ma veste, ma cravate, déboutonner les trois premiers boutons de ma chemise, enlever une chaussure.

Il prend mon papier en me précisant que ce ne sera plus long.

Effectivement, 3 ou 4 minutes après, le voici à nouveau.

Cette fois, il me dénude l'épaule gauche, me passe une corde au cou et me bande les yeux, en me disant de ne pas m'inquiéter et qu'il me guidera. Il me tient fermement la main droite et nous avançons dans ce que je pense être un labyrinthe. Il frappe à une porte, qui s'ouvre avec grand fracas, il me fait courber en deux et j'avance sur 2 ou 3 mètres presque à quatre pattes.

Enfin ? il me signifie de me relever. S'en suit un rituel que je subis, puisqu'aveugle, mais qui est impressionnant et qui me marquera à vie.

Des épreuves comme les vivaient les anciens. Epreuves de l'air, de l'eau, du feu.

Après un serment solennel, celui qui m'a guidé, me raccompagne dans mon réduit, me fait me rhabiller, puis les yeux toujours bandés me

ramène d'où je viens. Encore quelques formalités initiatiques et enfin la vue m'est redonnée après trois coups de maillet.

Je suis tenu par les deux mains dans une chaîne humaine. Je vois tous ces hommes en costume noir, chemise blanche, cravate et chaussures noires. Ils portent tous un tablier, certains sont blancs, d'autres blancs bordés de rouge, d'autres encore, blancs bordés de bleu et or. Quelques uns portent des sautoirs. En face de moi, sur une estrade et derrière un bureau, solennel, siège celui que je pressens comme étant le Vénérable Maître, il me demande de me retourner en précisant que nos ennemis sont parfois derrière nous.

En me retournant je suis confronté à une grande glace qui renvoie mon image, serais-je mon propre ennemi ? Elle est tenue par un homme que je ne vois pas, caché par cette dernière. Il la baisse et là j'ai la surprise de ma vie. Qui tient cette glace ? Monsieur l'Ambassadeur, l'Ambassadeur de Rome, mon Ambassadeur,

celui qui le jour de mon départ m'a dit : "Nous nous reverrons certainement".

Il m'embrasse. Les larmes me montent aux yeux. C'en est beaucoup pour un seul soir.

La cérémonie se termine et nous nous retrouvons pour un dîner frugal au cours duquel Monsieur Robowski m'annonce qu'il ne m'a jamais perdu de vue, qu'il est mon parrain, que nous allons nous tutoyer et nous appeler "mon frère"

Ce repas aussi m'impressionne. Tout le monde me sourit et fait assaut de gentillesse avec moi. Le Vénérable Maître donne la parole à quelques frères, qui s'expriment à tour de rôle, toujours avec intelligence et simplicité. Le sujet est : "*la tradition maçonnique*". Il me demande aussi de m'exprimer et donner quelques impressions à chaud, en me précisant que c'est la première et dernière fois que je prendrai la parole durant mon temps d'apprenti-maçon. Je bredouille quelques mots qui rétrospectivement me paraissent avoir été bien banals, voir même peut-être stupides. Enfin, vers minuit trente, nous nous quittons avec forces accolades qui me confortent dans tout le

ressenti que j'ai eu au cours de cette cérémonie ; la fraternité, celle dont j'avais entendu parler sans bien en comprendre le sens.

Cette initiation m'a marqué pour la vie. Les symboles, que j'ai eus du mal à interpréter dans le cabinet, prennent leurs significations.

Je suis un homme nouveau et je débute ma vie de Franc-maçon.

Merci à toi Jean Robowski, je sais que tu vas veiller sur moi.

\*

.

J'ai réussi mon concours. Non seulement je l'ai réussi mais je suis sorti major de ma promotion. Cela va me permettre de choisir une affectation. Mais, avant, je dois encore 3 ans au Quai. J'apprends mon métier, et je découvre la complexité de la carrière diplomatique.

Jusqu'ici je n'avais rencontré que des difficultés de terrain que j'avais à priori à peu près bien gérées. Maintenant, je découvre progressivement les rouages de cette institution internationale dont les missions principales sont :

L'information du Président de la République et du gouvernement sur la conjoncture et la situation des États étrangers via les représentants diplomatiques de la France à l'étranger.

La conception des grandes orientations de la politique extérieure de la France.

La conduite et la coordination des relations extérieures, c'est-à-dire des autres ministères à l'égard de l'étranger.

La protection des intérêts français à l'étranger et aux ressortissants français hors du territoire via les consulats.

En trois ans je passe par différents services :

- Le protocole
- Le centre d'analyses, de prévention et de stratégie.
- Le Centre de Crise et de Soutien.
- La Direction Générale des Affaires Politiques et de Sécurité
- Le service des Français à l'Etranger

Pendant cette même période j'ai gravi les échelons maçonniques : après être passé compagnon, je viens d'être élevé à la maîtrise. Je suis Maître Maçon. Jean Robowski, mon parrain que je rencontre avec discrétion au Quai, m'a tenu la main pour ce travail de progression. Il a toujours été présent à mes côtés, comme le second et premier surveillant de notre loge.

Ce parcours m'a aidé dans ma trajectoire professionnelle. J'ai changé. Mon père aussi l'a remarqué, mais il ne se doute de rien.

Le même appartement que le mien vient de se libérer à coté. Je l'ai acheté, pas trop cher, c'était une succession. J'ai planifié des travaux afin de les fusionner ce qui me permettra d'agrandir la salle de séjour, de créer une cuisine américaine, d'avoir une belle salle d'eau et deux chambres. Je double les mètres carrés, je reste dans mon cher quartier. De plus la copropriété a voté afin d'installer un ascenseur au milieu de l'escalier tournant.

Tout cela représente des frais, mais donne de la valeur à mon home sweet home.

Je me rends compte que réussir le concours d'Orient ou de sortir de Sciences Po n'est pas le plus difficile, le plus difficile c'est de sortir de l'ordinaire. J'ai soif de changements.

Je m'en ouvre à mon hiérarchique au cours de l'entretien annuel d'évaluation. Il me comprend et précise qu'effectivement cela fait maintenant un peu plus de trois ans que je suis au Quai et qu'il serait peut-être bon que je retourne à l'Etranger.

Nous devons nous revoir la semaine prochaine.



Lisboa - Lisbonne, nous allons atterrir. 1980, j'ai bientôt 35 ans. On m'a proposé plusieurs destinations : Prague, Berlin, Bruxelles et Lisbonne. J'ai choisi le Portugal parce que la culture ibérique convient mieux à mon caractère, mais aussi parce que je suis curieux de ce pays d'après la révolution des œillets.

Nous sommes en 1980 et cette révolte du 25 avril 1974 a mis un terme à la dictature Salazariste en place depuis 1932. Le surlendemain, Mario Soares, alors en exil, rentre immédiatement au Portugal.

Ça été un coup d'Etat organisé par des jeunes capitaines soutenus par le peuple. Cette révolution va durer deux ans et changer les structures politiques, sociales, culturelles.

Ce qui est assez extraordinaire, c'est que ces militaires ont abattu un régime sans en installer un autre autoritaire, mais au contraire en instaurant un projet démocratique avec un gouvernement civil, qui a permis au pays de sortir de son isolement.

L'anecdote veut qu'on l'ait appelée la révolution des œillets parce qu'une fleuriste du Rosio a offert des œillets rouges aux soldats qui les mirent immédiatement au bout de leurs fusils, rapidement suivi par le reste de l'armée.

Le Portugal est le plus vieil État-Nation du monde à frontières constantes. Elles lui ont été données en 1249 par Alphonse III qui reprend l'Algarve aux Maures, installés depuis près de cinq siècles.

J'arrive avec le poste de deuxième secrétaire d'Ambassade. Belle promotion.

Je prends mes quartiers à l'Ambassade qui m'hébergera quelques jours jusqu'à ce que je trouve un gîte acceptable compte tenu de ma condition. Elle est située Rua Santos-O-Valho parallèle à l'avenue du 24 Juillet et à une encablure de la gare Santos.

Je viens présenter mes lettres de créance à l'Ambassadeur qui me reçoit avec courtoisie, me fait savoir que nous nous reverrons dans quelques jours, le temps que je m'installe afin de définir exactement mes fonctions.

En attendant ce rendez-vous il me dirige vers son assistante qui, dit-il, me donnera quelques adresses pour m'installer définitivement et me servira en quelque sorte de "chaperon". Il est bien bon cet homme, mais ai-je vraiment besoin d'une tutrice.

Je suis dans le bureau de l'assistante, Anita et je change radicalement d'avis, oui ! j'aurai besoin d'elle. Elle est splendide. Petite, menue, bien faite, très brune, une peau très mate, un sourire enjôleur et des yeux qui expriment un regard profond et étrange.

Mais qu'est-ce que le regard ?

C'est l'inexprimable. Justement aucun mot ne peut approcher l'essence étrange du sien.

Anita est née à Lisbonne et connaît parfaitement cette ville, qui comme Rome ou Jérusalem, est bâtie sur sept collines. Sept, le nombre sacré de l'harmonie des mondes, des sept merveilles de la

planète, des péchés capitaux, des sacrements, des jours de la semaine, etc.

Nous débutons notre flânerie urbaine à pieds, mais pendant le déjeuner, je suis obligé de lui annoncer que j'ai mal au pied droit et que j'ai dû me faire une ampoule.

Nous dévorons de bon appétit notre bacalao à la plancha, accompagnée de rouelles d'oignons frits et tomates grillées, arrosés d'huile d'olive, avec un petit vinho verde bien frais. Un délice. Les portugais prétendent qu'il existe autant de façons de préparer la morue que de jours dans l'année.

L'après-midi nous optons pour "*l'élevadores de Santa Justa*", où en arrivant nous avons une vue imprenable sur le Tage et le pont du 25 Avril 1974, le quartier de la Baixa la ville basse, le "*Castelo de Sao Jorge*" forteresse bâtie sur la plus haute colline de la ville.

Puis nous redescendons vers Graça et Alfama qui est une véritable cité dans la cité. Ce quartier, d'après Anita, est certainement le plus pittoresque de la capitale, avec ses petites ruelles étroites et

odorantes, recouvertes de petits pavés noirs et blancs. Elle me précise que nous devons y retourner demain matin afin de nous rendre aux marchés si typiques de la rua *Sao Pédro* et de la rua *Dos Rémedios*.

La nuit tombe et ce premier périple lisbonnais m'a littéralement mis sur les genoux. Nous nous quittons en nous donnant rendez-vous demain dimanche à 10h00 devant l'Ambassade.

Le matin comme nous en étions convenus nous allons musarder dans les deux marchés d'Alfama. C'est surprenant, j'ai un peu l'impression d'être sur les marchés martiniquais ou guadeloupéens, j'y retrouve les mêmes couleurs, les mêmes odeurs, des produits semblables, épices diverses et évidemment l'incontournable bacalao, sous toutes ses formes, toutes les épaisseurs, entières ou tronçonnées.

Nous déjeunons dans un de ces petits restaurants populaires que j'affectionne particulièrement. Pas, ou si peu, de touristes, mais une clientèle locale qui, de par sa fréquentation, est garante de la qualité.

Nous sacrifions à nouveau à l'incontournable bacalao, cette fois la recette est différente mais tout aussi succulente. Si je continue il va me pousser des nageoires.

L'après-midi, après une marche digestive non seulement nécessaire mais quasiment obligatoire compte tenu de la teneur des plats locaux, nous mène vers le *Chiado*, situé entre les quartiers du *Bairo Alto* et de la *Baixa Pombalina*. Nous traînons dans les boutiques de livres, nous nous arrêtons à la librairie *Bertrand* ouverte en 1747- dans celles de vêtements dont *Paris em Lisboa*, ouverte en 1888, nous prenons un café au célèbre "*A Brasilia*" autrefois fréquenté par Fernando Pessoa le célèbre poète, polémiste, critique, malheureusement décédé à 47 ans en 1935 des suites d'overdoses de boissons alcoolisées.

Nous passons devant les nombreux théâtres qui pullulent dans ce quartier et permettent à toute la jeune génération artistique d'émerger.

Nous prenons tour à tour les funiculaires : de Gloria qui nous conduit au belvédère de Sao

*Pedro de Alcantara*, puis celui de Bica pour le belvédère de *Santa Catalina* et enfin celui de Lavra qui nous permet de découvrir le "*jardim do Toril*".

Nous terminons par quelques achats de boîtes de sardines et filet de maquereaux « Minor » à la fameuse "*conserveria de Lisboa*", institution tenue par la même famille depuis 1930, "*rua dos bacalhoeiros*", autrement dit rue des vendeurs de morue. Décidément on n'en sort pas.

Le soir nous dînons à "*la Cantina*", petit restaurant niché dans le quartier d'Alameda.

Il est installé dans une ancienne filature, les tables sont recouvertes de toile cirée, la nourriture honnête et copieuse. Cette fois j'évite la morue. Je termine par des "*pasteis de Belém*", ces petits flans dans une pâte feuilletée, saupoudrés de cannelle et servis encore tièdes. C'est à se damner. Le pain aussi est excellent et certains clients en achètent avant de repartir.

Il est plus de 22h00 lorsque nous sortons et Anita m'annonce vouloir me faire une surprise.

Nous prenons un taxi qui nous emmène vers le Bairro Alto ou la légende veut que soit né le Fado de Lisbonne.

Anita sait où elle va et me conduit avec détermination à travers les ruelles pavées et sinueuses de ce quartier où prospèrent les restaurants et autres tavernes.

Nous sommes justement dans une de ces petites tavernes, une cinquantaine de personnes sont assises devant du vinho verde, du porto, du xérès ou autres douceurs portugaises.

Anita me précise que c'est dans cette minuscule taverne qu'Amalia Rodriguez a débuté sa carrière, elle n'avait pas vingt ans. C'était les années difficiles. Elle met un point d'honneur malgré ces multiples récitals à travers le monde à revenir dès qu'elle le peut pour rendre hommage à ce public qui l'a sortie de la misère.

Cette femme, à la carrière exceptionnelle, abandonne l'école à l'âge de douze ans pour devenir brodeuse pour aider sa famille. A quinze ans elle vend des fruits avec sa mère et sa sœur



Céleste au "*Caïs de Lisboa*" et le soir elle se produit dans des bouges de troisième catégorie comme l'était cette taverne à l'époque.

On est loin, mais alors très loin du Carnegie Hall de New York où elle se produit lorsqu'elle foule le sol américain.

Mais stupeur, la voici, elle est là. La Diva.

Elle entre sur la petite scène. Elle est grande, elle est belle, dans un autre genre elle me fait penser à Barbara.

Elle ne doit pas être loin de la soixantaine et l'on sent en elle qu'elle a su mettre à profit cette maturité. Une salve d'applaudissements. Les cinquante ou soixante lisbonnais présents applaudissent à tout rompre comme s'ils étaient trois cents, ils sont debout. Ils acclament la déesse en robe noire, une mantille sur la tête, les mains jointes devant elle. Derrière, trois guitaristes basanés, cheveux gominés à l'ancienne, pantalon style "moule-couilles", ceinture haute et spencer, santiags. A eux seuls, ils valent la photo.

Deux malheureux projecteurs se fixent sur elle.

Elle attaque par "*Al mourario*" enchaîne par une bonne vingtaine de fados dont "*Avé Maria fadista*" et au bout d'une bonne heure termine par "*Coimbra*" qui a été internationalisée en "*Avril au Portugal*". Sa voix porte les stigmates de la tristesse des étudiants séparés de leurs familles et du peuple portugais, mais aussi la fierté d'une nation qui renaît de ses cendres. C'est une tragédienne, j'ai envie de la comparer à Edith Piaf. Ses guitaristes sont des virtuoses, oublions leur déguisement.

J'ai la chair de poule, les poils des bras hérissés, envie de pleurer. C'est beau la beauté.

Anita me prend la main, je vois des larmes dans ses yeux.

J'avale une gorgée de vihno verdé pendant qu'Anita est allée ravalier son rimmel. Je ne la vois pas revenir. Soudain le silence complet. Plus un bruit, Anita précède les trois guitaristes qui se fraient un chemin au milieu des tables suivis par l'Idole en noire.

Un serveur s'est précipité, il a tiré quatre chaises qu'il installe à notre table.

J'hallucine, ils ne vont pas venir à cette table, la mienne, ce n'est pas possible. Je rêve, pourquoi moi. Ils sont là, elle est là. Le serveur tire sa chaise.

Amalia

- Vous permettez Monsieur ?

Je bafouille.

Elle prend place, ses musiciens aussi et enfin Anita qui me fait discrètement un petit clin d'œil.

Les spectateurs dans la salle me regardent comme si j'étais Dieu. Ils en bavent d'envie et doivent se demander qui je suis pour avoir ainsi les faveurs de la Diva. Eux qui attendent ça depuis des années.

Anita nous présente. Amalia parle un français châtié, presque académique. Elle s'enquiert de ma satisfaction du spectacle.

J'essais d'employer des superlatifs qui ne fassent pas trop "groupie". Je commande une bouteille de Champagne et précise que je souhaite du champagne français, pas du Cava espagnol qui est d'ailleurs généralement assez bon, mais n'atteint tout de même pas la qualité de nos produits.

Nous allons ainsi converser presque deux heures, elle m'apprend quelle est l'origine du Fado.

Selon certains ce sont les marins qui ont rapporté cette nostalgie, mais pour être plus pragmatique elle pense que le fado de Lisbonne est né dans les années 1820/1840.

Car il faut distinguer le Fado de Lisbonne, né dans les quartiers populaires comme l'Alfama, le Baïro Alto où Mouraria. Ils sont nostalgiques, évoquent la tristesse, les petites histoires de quartiers.

Et le Fado de Coimbra qui est lié aux traditions académiques de son université. Le soir, dans les rues, sur les places, les étudiants s'adressent aux "donzelles", les étudiantes pour les charmer.

Ils leur arrivent aussi de donner la sérénade sous un balcon. Est-ce l'origine de Roméo et Juliette ?

Sur leurs habits noirs les étudiants portent des toges noires avec un ruban de couleur accroché sur l'épaule droite. La couleur de ce ruban détermine la Faculté à laquelle ils appartiennent ainsi que les études qu'ils suivent, par exemple le ruban vert correspondra aux études en pharmacie, le marron à celles de droits, etc.

Des étudiants portent plusieurs rubans. Ces rubans sont ceux qu'ils auront dérobés à leurs conquêtes féminines.

Je m'aperçois qu'elle connaît très bien Paris et semble aimer les français comme à peu près tous les portugais de sa génération qui ont toujours pratiqué la langue de Molière en première langue étrangère. Certaines études supérieures se faisaient même en français. Amalia précise que si elle n'a pas pu apprendre le français à l'école, elle s'est rattrapée par la suite, vouant une admiration sans borne à Edith Piaf, Charles Trenet, Brassens, Léo Ferré et d'autres encore.

Je regarde discrètement ma montre 2h30, je fais signe à Anita qu'il faudrait peut-être penser à prendre congé, ce qu'elle fait avec beaucoup d'élégance, prétextant que nous travaillons demain matin, ce qui est vrai. Je baise la main de cette grande artiste, salue chaleureusement les trois pinceurs de cordes et nous sortons, je règle discrètement l'addition.

\*

Voici un peu plus de trois mois que je suis dans mes fonctions. Grâce à Anita, mon ange gardien, j'ai trouvé à me loger dans une " Poussada", c'est une sorte de maison d'hôtes.

Je suis superbement installé dans un studio avec une loggia qui fait chambrette, petite kitchenette, et un grand balcon qui donne sur le Tage.

Les propriétaires, Louisa et Bruno sont adorables. Louisa parle le français, quant à moi je me suis mis au portugais. Je dois reconnaître que grâce à mes racines latines et ma connaissance parfaite de l'espagnol et de l'italien, je n'ai pas trop de difficultés, et le chuintement de l'accent est si beau.

Sur le plan professionnel mon poste de second secrétaire m'ouvre des perspectives que je n'avais pas imaginées.

Un vendredi en fin d'après midi, Anita pénètre dans mon bureau et me fait savoir qu'Amalia Rodriguez souhaiterait nous revoir.

Cette annonce me surprend, d'une part parce que je ne n'imaginai pas qu'elles étaient aussi proche.

D'autre part, parce que je n'imaginai pas que cette idole puisse s'intéresser à ma modeste personne.

J'accepte volontiers cette rencontre. Nous convenons d'un rendez-vous le lendemain samedi en fin de matinée.

11h00. Une Bentley T, Corniche Continentale beige clair m'attend à la porte. Un chauffeur en livrée m'ouvre la portière. Je m'installe dans de profonds sièges en cuir bleu océan. Anita est déjà lovée dans ces somptueux et confortables fauteuils.

Comme je m'étonne de ce rendez-vous avec cette grande artiste que je n'ai rencontré qu'une seule fois, elle m'avoue qu'Amalia est sa tante. Elle est la fille de Céleste, la sœur d'Amalia.



J'en reste bouche B. Jamais je n'aurais pu imaginer, elle a été d'une discrétion exemplaire. C'est bon ! je commence à comprendre.

Nous sommes en Algarve à Lagos. Nous avons traversé des forêts entêtantes de Caroubiers et d'odorants Eucalyptus.

La Bentley pénètre dans une magnifique propriété.

Un chemin serpente parmi des centaines d'oliviers. Nous sommes devant une demeure moderne entièrement blanche.

Amalia a troqué sa célèbre robe noire pour un corsage fuchsia et un pantalon amande. Cette tenue la rajeunie. Elle embrasse sa nièce. Je me penche pour lui baiser la main elle me retient et m'embrasse comme si je faisais partie de la famille. Quelle femme.

Nous sommes sur la terrasse, assis devant la piscine, un verre de Fino sec à la main.

Elle m'interroge sur ma condition, sur ma famille, sur mon métier. J'ai un peu l'impression de passer

un grand oral, pourtant je sens que ce n'est pas suspicieux mais seulement par gentillesse qu'elle s'intéresse à moi

Amalia se fait un plaisir de me conter l'Algarve. Elle connaît son Portugal et cette région mieux que personne. Anita écoute, ne dit rien. Je la sens respectueuse de sa tante.

Nous passons un déjeuner très agréable avec des tapas arrosés de l'inévitable vinho verde auquel je commence à prendre goût.

Après déjeuner, Amalia rappelle son chauffeur. Elle décide de me faire visiter la région. Je suis aux anges.

23h00 nous sommes à Alvor, ancien village de pêcheurs, nous traînons un peu dans les nombreux bars très animés. Amalia, qui connaît bien, nous dirige vers l'un de ceux qu'elle affectionne et où parfois se déroulent des concerts improvisés, un peu comme les bœufs des boîtes de jazz de la Nouvelle Orléans. Nous commençons nos tapas au bar, mais elle est bientôt reconnue.

Au fond de la salle deux guitaristes pincent les cordes assis sur des chaises bancales. Ils aperçoivent Amalia, se lèvent et tout en jouant s'approche de la Diva. Je n'en crois pas mes yeux, ni mes oreilles, elle les regarde longuement et sa voix s'élanche vers le ciel : "*fado lisboéta*", puis "*sardinheiras*".

Les clients sont tétanisés, jamais ils n'auraient pensé voir Amalia en live en venant dans cette gargote. Ils sont debout, mais en silence. Sur certains visages burinés de marin j'aperçois quelques larmes.

Cette femme a un cœur, c'est une grande dame.

\*

Le chauffeur nous ramène à Lisbonne. J'ai dû promettre à Amelia de revenir. C'est avec empressement que j'ai promis.

En quittant Anita je me pose tout de même la question de savoir si Amalia a pensé que nous étions ensemble ?

Les portugais, comme les espagnols, sont très à cheval sur les questions d'intimité. Je ne m'explique pas l'engouement de sa tante pour ma personne. J'interroge Anita en y mettant les formes. Elle me rassure. Elle m'aime bien, c'est tout.

Il va s'en suivre plus d'une année de rêve. Lorsque qu'Amalia n'est pas en tournée, elle m'envoie le chauffeur et me fait découvrir son pays. Je connaîtrai ainsi Coimbra, la ville étudiantine aussi ancienne que la Sorbonne, Bologne, Oxford ou Salamanque. Parmi les enchevêtrements de ruelles et d'escaliers pittoresques je croiserai les étudiants et étudiantes vêtus de costumes ou tailleurs noirs, recouverts d'une cape de la même couleur.

Je découvrirai Sintra à 25 km de Lisbonne, entourée de "*retiros*", luxueuses propriétés et de "*quintas*" à mi-chemin entre ferme et petit palais où l'aristocratie portugaise venait chercher la fraîcheur.

Nous irons à Nazaré, j'approcherai les vieux pêcheurs à bonnet rouge qui font tirer leurs

barques sur la grève par des bœufs, tellement la plage est en pente douce.

Nous parlerons avec les épouses qui portent sept jupons, un par jour de la semaine.

Nous serons invités à dîner chez des gens simples ; au grand cœur ; qui à chaque fois se sentiront honorés de la présence d'Amalia. Laquelle est toujours d'un naturel qui l'honore.

Elle comprend le peuple dont elle est issue, elle n'a pas oublié ses origines, la pauvreté, les galères pour enfin monter dans l'échelle sociale.

Nous avons même passé trois jours à Porto. Nous avons d'abord visité le vignoble en espalier, à parfois 45 degrés de la vallée du Douro. J'ai découvert, en face de ce port, l'origine du porto à Villa Nova de Gaia.

Ce breuvage, inventé par les anglais, est un vin muté, c'est-à-dire auquel on a rajouté de l'alcool pour le faire monter en degré, car au départ il s'agit d'un petit vin issu de cépages implantés à la frontière espagnol, et titrant à peine 8 ou 9

degrés. Une fois foulé et vinifié, il remontait le Douro dans des tonneaux embarqués dans des bateaux appelés Rabelos sous un soleil de plomb, qu'il supportait du fait du mutage, c'est-à-dire ajout d'alcool pour faire monter le vin en degré et l'amener à 14° et plus.

En arrivant, ils sont re-transvasés dans des vieux fûts de chênes qui leur communiquaient leurs arômes et stabilisaient les parfums.

Ensuite ils embarquaient pour l'Angleterre. Le fameux Porto était né.

Nous avons visité les caves célèbres toutes situées sur la rive gauche du Douro :

Calem, qui possède une des plus grandes cuves, pouvant contenir 60 000 litres de vin.

Croft fondée en 1678,

Ramos Pinto où le directeur nous fit déguster un Porto de l'époque Napoléonienne.

Que n'aurait-il fait pour son Amalia. Sa venue était pour lui son bâton de Maréchal. Elle a signé le livre d'or.

\*

Demain je pars pour Londres. Après le Portugal, je viens de passer à nouveau trois ans au Quai. Mais décidément j'ai des difficultés à rester sédentaire.

Peut-on résumer l'histoire de Londres ?

C'est comme essayer de résumer Paris (Lutèce), Rome, Istanbul et tant d'autres capitales millénaires.

En quelques lignes :

L'origine de Londres remonte au Romain en 43 après Jésus-Christ, quand elle devient la capitale de la province romaine Bretagne.

Au II<sup>ème</sup> siècle les remparts édifiés vont la protéger et marquer la frontière des 45 000 habitants qui y vivent.

Mais au départ des romains, la ville périclité jusqu'à un presque total abandon.

De 1017 à 1042 les Danois (Vikings) contrôlent la ville, qui est enfin reprise par les Anglo-Saxons,



qui la font à nouveau prospérer. Elle devient capitale au XII<sup>ème</sup> siècle.

Elle est touchée par l'épidémie de peste noire en 1012 et aussi par un incendie sans précédent en 1666 qui détruira la moitié de la ville.

Pendant la seconde guerre mondiale elle souffrira du "*blitz*", les bombardements allemands. Cette ville est courageuse, elle a une âme, je pense qu'elle va me plaire.

L'avion va se poser à l'aéroport international d'Heathrow qui se situe à une vingtaine de kilomètres du centre de Londres. La particularité de cette proximité fait que certains avions survolent la capitale, voir même Buckingham Palace.

Heathrow était le nom d'un petit hameau au Nord-Ouest de Londres, approximativement là où se trouve maintenant le terminal numéro 3

En tant que Conseillé d'Ambassade, j'ai droit aux honneurs de la voiture diplomatique sur le tarmac

en bas de l'avion. Les temps ont bien changé depuis Rome.

Comme d'habitude, dès mon arrivée, je prends contact avec la ville, je la hume, j'ai besoin de m'en imprégner, de connaître son histoire, de la toucher, de respirer les gens. Comment peut-on travailler et vivre dans une ville que l'on ne maîtrise pas ?

Cette fois je suis logé dans la villa qu'occupait mon prédécesseur.

La tour de Londres, sur la rive nord de la Tamise, est construite, de 1066 à 1078, par Guillaume le Conquérant. A l'origine elle s'appelait la tour Blanche. Elle fut Palais et Résidence Royale, mais surtout prison. De sinistre réputation, des scènes de tortures, d'emprisonnements, d'horreurs, jalonnent son histoire. A ce jour encore il semblerait que les spectres des nombreux prisonniers qui y moururent hantent cette tour infernale.

Les seuls locataires sont des corbeaux, des fantômes et les " beefeaters", cette garde crée en

1485 et encore habillée d'un costume rouge et noir, coiffé d'un chapeau rond. Ils étaient responsables des prisonniers et maintenant ne le sont plus que des bijoux de la couronne.

Le dernier supplicié fût un espion nazi en 1941. Paix à son âme.

Buckingham Palace, ce palais mythique que le monde entier connaît au même titre que Versailles ou Schönbrunn.

Ce palais de style Henri III, mais qui comprend aussi des colonnes grecques, romaines, dont les frontons sont inspirés des temples antiques, influencés par la renaissance italienne, malgré ce mélange des genres n'en demeure pas moins majestueux. Il ne pouvait qu'abriter des reines. C'est d'ailleurs la Reine Victoria qui, en 1837, en fera la première sa résidence. En 1854, elle inaugurerà la salle de bal grandiose, avec ses 37 mètres de long pour 18 mètres de large, presque un carré long. Devant la grande entrée de Buckingham, part la grande avenue du Mall, pour

rejoindre le centre ville. Elle est utilisée pour les défilés officiels et le cortège royal l'emprunte lorsque la Reine se rend à Westminster ou lorsque, une fois par an, elle va saluer le Lord Maire qui l'attend à l'entrée de la City. L'Angleterre est un pays de tradition, même si parfois sa jeunesse est turbulente.

Je suis en place depuis trois semaines et j'ai rapidement trouvé un charmant Bed & Breakfast dans South Kensington, surnommé par les Anglais la "*frog valley*", la vallée des grenouilles, du fait que l'on y trouve un nombre important d'institutions françaises : l'Ambassade, le Consulat, l'Alliance Française, le Lycée français, l'Institut Français, etc.

Les anglais nous ont toujours surnommés avec effroi les "mangeurs de grenouilles". Ils les détestent ainsi que le steak tartare. De plus, ils ont en aversion gustative le lapin qu'ils élèvent à la maison comme un hamster, ainsi que la viande de cheval, animal quasiment sacré et réservé aux courses hippiques ou à la monte.

Ce quartier offre une certaine douceur de vivre tout en étant central ; je suis logé dans une sorte d'hôtel particulier avec un jardin privatif qui donne une impression de campagne.

Je fais donc une halte dans ce gîte en attendant de trouver un appartement. Je dois dire que la logeuse est absolument charmante, telle qu'on l'imagine dans l'inconscient collectif. Très enveloppée, une poitrine maternelle et généreuse, d'une grande gentillesse, affectant des manières légèrement surannées.

La chambre est typiquement anglaise : un mobilier Reine Victoria qui plairait à un antiquaire. Le lit est extrêmement confortable avec un dessus de lit piqué tels ceux que ma grand-mère utilisait. J'ai l'impression de faire un retour en arrière de trente ans, mais ce n'est pas désagréable, loin s'en faut.

Nous sommes deux locataires longue durée, il y a quatre chambres et parfois l'une d'entre-elles est occupée par du passage, en général de jeunes couples qui cherchent le rapport qualité/prix. L'autre locataire est une jeune femme blonde de

mon âge, fort belle au demeurant. Nous prenons le petit déjeuner ensemble et je dois admettre qu'avec un tel petit déjeuner, le midi je n'ai pas envie me sustenter.

Généralement, sur la table il y a des saucisses grillées, du bacon frit avec des œufs sur le plat ou des œufs brouillés, des toasts chauds, des demis tomates grillées, des haricots blancs cuisinés, des champignons poêlés, des demis pommes de terre au four, des demi pamplemousses, du sucre de canne en poudre, du porridge, une carafe de jus d'orange, du café, du thé et du lait. Si ça continue je vais prendre des kilos, je me demande si Gloria, ma logeuse, ne poursuit sournoisement pas cet objectif.

Ces petits déjeuners me permettent de faire plus ample connaissance avec cette ravissante blonde aux yeux verts. Brenda.

J'apprends qu'elle vient de divorcer d'un richissime promoteur immobilier, qu'elle possède une maison à Hasting sur la côte, mais qu'elle cherche du travail sur Londres. Elle est

parfaitement bilingue, ayant vécu presque 10 ans à Fontainebleau avec son ex-mari.

Elle a deux enfants, un fils de 12 ans, John, et une fille de 9 ans, Emma.

Dans le genre Tanagra elle est vraiment très belle, cultivée et toujours très élégante.

Mon travail de Conseillé d'Ambassade me laisse certaines libertés, de son côté elle vient de trouver un "job" au Lycée français, qu'elle enseigne aux élèves voulant se perfectionner dans la langue de Molière. Comme elle se propose d'être mon guide pour découvrir Londres j'accepte avec empressement.

Elle possède une voiture et la circulation à gauche me laisse perplexe, aussi je préfère que ce soit elle qui me véhicule, d'autant qu'elle connaît parfaitement la ville.

Pendant près de deux mois je vais découvrir tous les coins et recoins de cette ville surprenante et attachante. Mon chaperon connaît parfaitement son sujet. Bien évidemment j'ai droit à la relève de

la garde, les Horse-guards, le régiment des cuirassiers de cavalerie de la Maison Royale, en tunique rouge. Leurs surprenants bonnets à poils d'ours, malheureusement participent au génocide de ces braves bêtes. On dit même que plus de 700 cents d'entre elles ont été abattues en Colombie Britannique pour le couronnement de la Reine Elisabeth II en 1953. A noter que les officiers portant des bonnets en poils d'ours, on les distingue aussi aux insignes de col et aux épaulettes.

Nous visitons aussi les appartements luxueux qui offrent le cadre de vie du couple royal.

Une autre fois, nous visitons la Cathédrale Saint-Paul qui fut reconstruite pour la quatrième fois de 1666, après l'incendie de Londres, jusqu'en 1710 par le célèbre architecte Christopher Wren.

Pendant la guerre, malgré le pilonnage de l'aviation allemande, elle fut miraculeusement épargnée et au lendemain de la nuit du blitz, elle étincelait de toute sa blancheur au-dessus des fumerolles noirâtres qui montaient vers le ciel. Les



londoniens la considèrent comme le symbole de la résistance à l'ennemi.

Le soir nous allons un peu traîner dans Soho au passé sulfureux, célébré par des groupes Rocks comme les Kinks ou les Who. C'est la fin des bordels, des prostituées offrant leurs services de leurs escaliers aux portes ouvertes sur la rue. C'est la fin des sex-shops et des bars illégaux, mais la police n'a pas encore complètement éradiqué cette vie interlope. Puis nous dînons dans Brick Lane et n'avons que l'embarras du choix parmi les restaurants indiens qui pullulent.

Brenda choisit le Bengale Village qu'elle connaît. Le décor est sobre, mais les mets sont authentiques et rappellent, par leurs odeurs et leurs saveurs, les excellentes cuisines du Rajasthan.

Le week-end suivant nous continuons notre périple par un lèche vitrine à Covent Garden, puis ce sera Hampton Court, ancien Palais d'état pendant 200 ans, sur la rive gauche de la Tamise au Sud Ouest du grand Londres ; une rumeur court qu'il serait hanté par Henri VIII et Catherine

Howard qu'il fit décapiter pour adultère, radical à cette époque, et ensuite le palais de Kensington autre Résidence Royale, nous visitons la salle de la coupole et sa collection de tableaux du XVIII.

Nous dînons sur la Tamise au cours d'une croisière, un peu comme des amoureux.

Mais ne suis-je pas en train de le devenir ? Cette jeune femme a quelque chose qui m'attire, me capte. Elle a un vécu, mais aussi une douceur qui m'enivre. Je sens que je ne lui suis pas non plus indifférent.

Au dessert j'ose lui prendre la main. Elle ne la retire pas. Ses yeux pétillent, elle me sourit, nous n'échangeons pas un mot, la joie me submerge. Nous nous regardons ainsi, laissant l'égrégore s'installer. En quittant le restaurant je l'enlace tendrement et nous échangeons un baiser.

Nous savons l'un et l'autre que nous vivons un moment de bonheur intense, immense et qu'il va générer un après.

\*

Nous partons pour une semaine en Écosse. Nous avons maintenant besoin de mieux nous connaître. Et puis L'Écosse au printemps, quelle beauté.

Ce n'est pas une semaine qu'il faudrait rester, mais au minimum un ou deux mois. Nous allons à Edinbourg et son château, à Glasgow avec sa Cathédrale Saint Mungo. Nous visitons quelques uns des centaines de châteaux qui parsèment ce magnifique pays : Holyrood, Stirling. Bien entendu nous allons nous perdre dans les Highlands, le Loch Lomond, le Trossacks National Park. Mais nous ne verrons jamais le monstre du Loch Ness. Ce devait être son jour de congé.

Par contre, nous sacrifions à la visite de quelques distilleries de whisky. J'insiste pour aller dans l'Isle d'Islay. Je suis amateur de ses singles Maltes et surtout de l'Octomore qui est le whisky le plus tourbé au monde. Mon souhait est exaucé. J'en rapporte quelques bouteilles.

C'est pendant ce voyage, sur le retour dans la voiture, que je demande à Brenda si elle accepte de m'épouser. Elle ne réfléchit pas. Elle me saute

au cou avec des larmes dans les yeux. Dangereux ! j'ai failli planter la voiture dans le fossé.

Au retour nous quittons notre B & B et sa gentille Gloria pour nous installer dans un petit appartement " typical English " à Chelsea. Nous programmons le mariage pour dans deux mois. Brinda décide de s'occuper de tout, moins au fait des traditions britanniques je laisse faire. Mais, me dit-elle, nous devons rencontrer ses parents.

Cela me paraît évident. Nous irons le prochain week-end.

\*

Samedi Matin, nous partons donc chez les parents de Brenda, ils habitent un cottage à Romford.

Romford dans le Conté d'Essex est une banlieue au Nord Est de Londres à une vingtaine de kilomètres. D'accès très facile, à environ 30 mn de train par la gare de Charing Cross, ce qui fait qu'elle est très prisée par les hommes de la City et en conséquence très résidentielle. Mais elle a aussi un passé, car depuis le moyen âge elle était réputée pour son marché qui attiraient tous les villageois alentours.

La maison de mes futurs beaux-parents possède la délicatesse anglaise des demeures décorées dans les années 1900.

La porte d'entrée en chêne épouse la forme du linteau de pierre. Le vitrail typique des années 1900 est protégé par un beau travail de ferronnerie. Dans le hall je remarque une table ancienne habillée d'un plateau en pierre de lave sur lequel un gros vase boule est garni de feuillage sauvage. Sur la gauche, un jardin d'hiver qui donne sur le parc permet des dîners délicats

jusqu'à l'arrivée de l'été. Un meuble de pharmacie l'azuré blanc fait office de buffet. Un splendide lustre de Murano s'impose au dessus de la table nappée de gris anthracite sur laquelle nous attend la sobriété de l'argenterie de famille, les verres de cristal et les assiettes en faïence bleue représentant des scènes de chasse.

Des housses blanches épousent les chaises hautes. Un salon en rotin blanc renforce l'atmosphère de serre. Un canapé drapé de toile claire offre son confort en toute saison.

Le salon est illuminé avec ses boiserie classiques et son plancher en points de Hongrie. La cheminée surmontée d'une fenêtre donnant sur le parc sort du commun. La table basse en acier est entourée de fauteuils à oreillettes en velours gris, très cosy. Il doit être agréable de prendre le thé dans ce salon, surtout s'il est accompagné d'une tarte aux pommes et aux noix.

Le décor à l'ancienne de la cuisine s'accommode parfaitement d'une console moderne en acier, la cuisinière Godin est encastrée dans l'âtre de l'ancienne cheminée. Le charme d'autrefois est

illustré par les poignées en cuivre du placard vitré où est accroché un tablier qui attend de prendre son service.

Un escalier en noyer, isolé du hall d'entrée, mène à la salle de bain rétro avec son miroir en demi-lune et un carrelage blanc à coins noirs.

Le palier s'ouvre sur une chambre aux tonalités douces et féminines, la pièce est spacieuse et a permis d'aménager un dressing. Une autre chambre s'avère être la chambre de jeune fille de Brenda.

Les années ont passé dans ces lieux enchanteurs. On s'attend à y rencontrer une Lady ou un Lord.

Ce qui sera le cas, même s'ils n'en portent pas le titre.

\*

Le colonel nous attend en haut des trois marches de l'entrée.

Il est exactement le type d'homme que je m'étais imaginé. Grand, distingué, vêtu d'un costume de tweed, une chevelure léonine blanche. La fine moustache à la Clark Gable ajoute à sa prestance.

Il peut avoir 65/70 ans. On sent qu'il n'a pas fait que la campagne d'Italie, mais qu'il a aussi dû briser quelques cœurs.

Il a dû remarquer la minuscule branche d'acacia en or que je porte au revers de mon blazer, car il m'accueille par une accolade fraternelle, laisse Brenda au salon et m'attire immédiatement dans son bureau.

Il m'apprend qu'effectivement il est aussi Franc-maçon et se déclare particulièrement heureux et honoré qu'un frère français et diplomate épouse sa fille unique.

Nous conversons ainsi très librement pendant plus d'une heure. Brenda lui a demandé de l'aider



à organiser ce mariage, il s'y est engagé et m'annonce que nous aurons une surprise. Qu'il ne peut rien dire. Il me fait savoir que compte tenu de notre appartenance je devrai l'appeler par son prénom, Harold.

Cela m'arrange, car je me voyais mal l'appeler beau-papa ou Colonel.

Lorsque nous sortons de son antre, Madame la Colonelle est revenu du marché.

Surprenant, elle me fait penser à notre logeuse Gloria, en plus classe peut-être, mais morphologiquement c'est la même. Elle aussi m'accueille bras ouverts, une petite larme au coin de l'œil. J'aurai aussi le droit de l'appeler Elisabeth.

Décidemment ces gens sont d'une grande simplicité, malgré la position qu'Harold a occupée dans l'armée. Mais la simplicité n'est-elle pas l'apanage des grands !

Ce soir je suis invité au Freemasons Hall de Londres à la loge "the Army and Nav lodge" N° 2738 of ancient free and accepted Masons dont mon futur beau-père le colonel a été le Vénérable Maître, il y a quelques années.

Cette loge très ancienne a été consacrée en 1899.

Ce bâtiment de 8700 mètres carrés, Art-déco, classé monument historique, abrite 22 temples dont le fameux Grand Temple qui peut accueillir 1700 frères et qui est le berceau de toute la maçonnerie mondiale.

Le début des travaux est fixé à 16h00, et non pas vers 19/20h00 comme nous en France. L'agape a lieu à 19h00. Les anglais dînent tôt.

Je suis dans mes petits souliers.

Harold me précise que nous serons dans un des temples réservés à l'armée.

Nous sommes très nombreux, peut-être une cinquantaine, tous des officiers de sa Majesté. La

tenue se déroule de façon très classique, pas d'initiation.

A l'agape, on m'a donné la parole, je remercie et précise que je me sens très honoré d'être ainsi reçu.

Avec beaucoup de courtoisie il m'est rétorqué que ce sont eux qui sont honorés de ma présence, et en fin de repas ils viennent tous me féliciter de mon prochain mariage avec la fille de ce grand maçon qu'est le colonel.

Je ne suis pas près d'oublier cette soirée, surtout que les : « santés » portés ont été nombreuses et toujours au whisky.

Tant que je serai sur le sol britannique je fréquenterai cette loge et me ferai de nombreux amis.

Je suis aussi invité fin Novembre à la "Ladies'Festival" soit la soirée des Dames de la même loge au Cumberland Hôtel de Bornemouth. Je suis en smoking et Brenda est magnifique dans une robe fourreau noire de cocktail et veste

cintrée rouge avec une étole vaporeuse rose et des escarpins vernis noirs. Les futurs beaux-parents ont eux aussi fait assaut d'élégance. Harold a dû préparer son entrée car lorsque nous arrivons, tous les convives qui sont déjà assis se lèvent et applaudissent notre arrivée. Harold me chuchote que c'est pour moi. Un Franc-maçon français à la soirée des dames de sa loge c'est la première fois. Je suis un peu gêné, je m'incline courtoisement vers l'assistance et dépose un baiser sur la joue de Brenda. A ce moment un joueur de cornemuse, que je n'avais pas vu, s'approche et nous conduit à notre table au son de son biniou écossais. Grosse impression, j'ai quelques gouttes de sueur qui perlent sur mes tempes.

Enfin l'ovation se calme et nous nous installons confortablement. Harold, Elisabeth et Brenda sont aux anges. Quant à moi je ne sais plus quoi dire. Cet accueil m'a coupé la parole. Heureusement les nombreux toasts portés par des dignitaires dont Harold, me restituent mon éloquence. Nous en portons un peu à tout le monde : à la Reine, aux Dames bien entendu, mais aussi à une

ribambelle d'autres personnalités dont les identités m'échappent. Mais comment font-ils ces Britishs pour boire ainsi et être droit comme des I. D'autant plus que les femmes ne sont pas en reste. Moi, si on ne commence pas à manger je vais bégayer sérieusement.

Enfin, le « cornemusier » de service en grand uniforme et kilt écossais sonne l'hallali.

Les champignons farcis arrivent, il était temps. Suivra une soupe de cresson et brocoli, des goujonnettes de "bream" sauce tartare, un gigot d'agneau avec la traditionnelle sauce à la menthe, le plateau de fromage et une coupe Jack Impossible d'avoir une goutte de vin, tout au whisky. Beurk !!

Vers 22h00 un orchestre attaque une série de valse, tangos et autres danses de salon. J'invite ma future belle mère qui s'en tire très honnêtement, puis je me consacre à ma dulcinée qui, à voir le regard des males, est certainement le plus beau cadeau que Dieu m'ait fait.

Vers 2h00 nous prenons congé. Heureusement nous avons une chambre de réservée à l'hôtel.

\*

Seule ma mère est venue, ainsi que ma marraine. Père est à un congrès à l'autre bout de la terre.

Nous les avons logés dans un petit hôtel de Romford.

Mes beaux-parents nous ont pris dans leur voiture une grosse Rover. J'espère qu'Harold pilotait mieux ses avions pendant la guerre qu'actuellement sa voiture.

Enfin le cortège arrive à ce que j'apprends être "The Royal Military Chapel" à Wellington Barracks, Birdcage Walk à Londres. En fait, c'est la Chapel des Guards, des Horse Guards.

Nous pénétrons au milieu d'une haie d'honneur de 12 Horse Guards, six de chaque côté.

Harrold m'avait promis une surprise. Elle est de taille. Je sais maintenant que mon beau père le Colonel est un personnage important, respecté et admiré, car pour mobiliser la chapelle militaire royal et les Horse Guards, seul un grand, un très grand de ce monde peut le faire.

Mais je ne suis pas au bout de mes surprises. Lorsque nous pénétrons dans la chapelle, le cœur des Guards, posté à gauche du Saint des Saints, entonne un chant liturgique. Il en sera de même à chaque instant important de la cérémonie. Bien entendu Harold à son prie-Dieu avec plaque de cuivre à son nom.

L'émotion me submerge, je regarde Brenda qui me sourit, elle savait, la coquine. Tout le monde savait, enfin tout le monde du côté anglais, seuls les quelques amis de mon côté et moi-même n'étions pas au courant, bien entendu.

Lorsque nous ressortons, nous retrouvons notre haie d'honneur. C'en est trop. Je fonds en larmes. Brenda me prend dans ses bras, ma belle-mère aussi. Le colonel me serre sur son cœur et me donne du my brother à tour de bras.

Je sais que maintenant je suis un peu anglais. J'ai toujours apprécié ce peuple fier et rigide, mais aussi capable d'une grande compassion lorsque c'est nécessaire.

La preuve vient de m'être donnée que ces gens sont des Seigneurs.

Nous rentrons à Romford où mes beaux-parents, qui ont fait intervenir un traiteur, reçoivent les invités avec chaleur et convivialité.

Peu à peu les convives se retirent, nous ne restons plus que Brenda, moi-même et ses parents. Comme d'habitude nous avons sacrifié à une avalanche de différents whiskies. Il tient la route le Colonel, on sent qu'il a fait les guerres, toutes les guerres, même celles des bars.

Lorsque nous montons nous coucher, il est près de 2h00. J'ai l'autorisation de coucher avec mon épouse dans sa chambre de jeune fille et je comprends que pour eux c'est un symbole, même son premier mari n'a pas eu droit à cette faveur.

Bonne nuit



Plus d'an an que nous sommes mariés. Le bonheur parfait.

Seul regret pour Brenda, elle n'a pas ses enfants avec elle. C'est le père qui en a la garde. Elle a entamé une procédure pour les récupérer, mais non seulement les lois anglaises diffèrent fortement des lois françaises, mais de plus cela traîne en longueur.

Je suis au mieux avec mon beau-père qui continue à m'exhiber comme si j'étais un spécimen rare, tombé d'une autre planète.

Tous les vendredis nous déjeunons à son club, réservé aux officiers de sa Gracieuse Majesté. Parfois le soir nous sortons avec nos épouses et sacrifions à la traditionnelle gastronomie de quelques pubs connus de lui. Je ne suis pas mauvais au jeu de fléchettes, et je commence à me faire aux bières locales dont la célèbre *Guinness stout*, cette bière irlandaise noire créée à Dublin en 1759 doit être servie tiède avec force mousse blanche, obtenue grâce à un rajout d'azote au moment de la fermentation. Tout de même, j'ai eu du mal.

Avec Brenda, nous continuons à visiter le vieux Londres et son histoire.

\*

Nous avons quitté Londres depuis deux mois et nous sommes installés dans mon appartement de la rue Gracieuse.

Brenda a récupéré sa fille, mais son fils est resté à la garde de son mari.

C'est aussi bien ainsi car nous n'aurions pas pu vivre confortablement à quatre dans mon 65 mètre carré.

C'est à mon tour maintenant de jouer les guides et de faire connaître Paris à ma femme.

Nous nous sommes abonnés à un service de guides et dès que nous avons des moments de liberté, nous visitons la capitale, à pieds, quartier par quartier. Je suis moi-même étonné de redécouvrir certains lieux que j'avais oubliés.

Bien entendu nous commençons par la butte Montmartre, mais je souhaite la lui faire découvrir autrement. Là je suis un peu chez moi, alors...

Nous débutons par la rue Durantin aux devantures de magasins si typiques avec leurs

vieilles enseignes conservées intactes afin de préserver leur charme authentique.

Puis, je lui fais découvrir le passage couvert de la rue Lepic qui est tellement secret que tout le monde passe devant sans avoir la curiosité de pousser les portes d'accès, si bien que les quelques artisans ou ateliers d'artistes qui subsistent encore ont l'impression d'être à la campagne.

Dans l'impasse de la Villa Léandre, au détour de la rue Junot, Brenda a la surprise de trouver que certaines maisons rappellent étrangement le style anglais, d'ailleurs sur l'une d'elles au N° 10 on peut voir une plaque émaillée sur laquelle est écrit " Dowing street Sw1. City of Westminster". Je lui rappelle qu'avant d'être annexé à Paris, en 1860, Montmartre était une charmante bourgade champêtre.

Nous traînons un peu au Studio 28 dont le nom vient de la date de création de ce cinéma qui est resté indépendant alors que presque tous les autres appartiennent maintenant à des chaînes et à des groupes. Il offre la particularité d'abriter un

café/jardin, ainsi qu'une salle décorée par Jean Cocteau qui devint le parrain de ce lieu en 1950.

Nous nous arrêtons place Marcel Aymé et j'explique à Brenda que la sculpture "Passe Muraille" a été réalisée par Jean Marais qui, s'il est connu en tant qu'acteur de cinéma, l'est beaucoup moins en tant que peintre et sculpteur. Pourtant il avait aussi un talent fou dans ce domaine.

Nous n'oublions pas la célèbre vigne, dont les quelques bouteilles annuelles sont généralement réservées aux ambassades. Brenda ne savait pas qu'avant l'urbanisation massive de la capitale, Paris et sa région étaient parmi les plus importants producteurs de vin en France. Il reste quelques pieds de vigne à Bercy, à Belleville, sur la Butte Bergeyre dans le 19<sup>e</sup> arrondissement, au Parc André Citroën, sans oublier les célèbres vignes d'Argenteuil ou de Suresnes.

Celles d'Argenteuil donnaient un petit vin appelé le " *Piccolo d'Argenteuil* " il est à peu près certain que l'expression populaire "*picoler*" provient de là.

Une autre fois nous allons visiter le Canal Saint-Martin et sur la passerelle qui surplombe le canal à hauteur de l'écluse des Récollet, j'explique à Brenda que la notoriété de la façade de l'Hôtel du Nord que nous voyons en face vient du fait que le film de Marcel Carné, sorti en 1938, a été tourné dans ce quartier. Je lui parle de Louis Jouvet, d'Arletty, de Jean-Pierre Aumont et d'Annabella.

Nous allons traîner du côté du quartier Saint-Michel et aussi à Saint-Germain-des-Prés. En passant devant chez Lipp je lui explique que c'est la cantine de mon père. Grosse impression. Les Catacombes lui donnent la chair de poule. Nous visiterons ainsi tout Paris pendant plus d'une année.

Lorsque nous sommes ensemble tous les deux, le courant passe, nous déjeunons ou dînons dans de petits restaurant intimistes et accueillants, mais dès que nous rentrons rue Gracieuse, un malaise s'installe.

Sa fille, une adolescente sournoise, n'a de cesse que d'essayer de semer la zizanie entre sa maman et moi. Elle ne peut pas me supporter, je

lui ai volé sa mère, et de plus je suis un "Gaulois". Je pense représenter tout ce qu'elle déteste.

Elle a mis au point une stratégie machiavélique. Dès qu'elle le peut, elle cannibalise sa mère, se love près d'elle en chien de chasse sur le canapé, la suit à la trace dans la cuisine, dans notre chambre, tout juste si elle ne l'accompagne pas aux toilettes. Nous n'arrivons pas à avoir un moment d'intimité.

Et comble de bonheur, je suis obligé de me coltiner les deux chats qu'elle a rapporté de chez son père. Deux horribles greffiers qui sèment leurs poils partout et de préférence sur mes costumes, blaser et manteau bleu marine.

J'adore cuisiner et sans prétention pense le faire avec un certain brio. Enfin, c'est ce que prétendent mes amis.

Et bien à chaque fois que je mets aux poêles et autres gamelles afin de mitonner de bons petits plats, pour mademoiselle c'est un désastre. Et les messes basses avec sa mère commencent, en anglais évidemment. Cela ne me gêne pas car je

parle couramment la langue de la fière Albion, mais je trouve cela tout de même d'une grande impolitesse. Nous sommes en France, elle vit en France, parle parfaitement et sans accent la langue de Molière, j'en déduis donc que c'est pour me narguer.

Bref, cette chipie est mal élevée et détestable.

Pour couronner le tout, elle ne fait rien à l'école et Brenda a déjà été convoquée deux fois, suite à des conseils de classes.

Je vois bien qu'elle s'inquiète, et cela m'afflige.

\*

Mon beau-père vient de décéder. Je suis triste. Je l'aimais cet homme.

Je ne pourrai pas être présent aux obsèques, retenu par une mission à Berlin, que je ne peux pas remettre ni pour laquelle je ne peux me faire remplacer.



Brenda prend l'avion avec sa fille. Je les accompagne à l'aéroport, je trouve que Brenda est un peu froide. C'est certainement la douleur d'avoir perdu son père qu'elle vénérât. Je la comprends. Je n'ai aucun regret de voir s'envoler la merdeuse avec elle.

Un mois s'est passé, Brenda revient, sans sa fille. L'explication est prémonitoire de ce qui va bientôt arriver.

- Elle est restée avec sa grand-mère, pour l'aider.....

Je ne percute pas tout de suite, ça viendra.

Nous venons de visiter une maison que j'envisage d'acheter. Sur le chemin du retour Brenda m'annonce :

Jean-Charles, j'ai demandé le divorce.

Malgré le fait que je sois bien accroché au volant, la voiture fait une embardée. J'ai failli nous flanquer sur le bas côté.

J'arrête la voiture, je demande des explications.

- Ne m'en veut pas mon chéri, mais mes enfants me réclament, je dois retourner vivre en Angleterre.

- Mais enfin nous aurions pu en parler, nous aurions certainement pu trouver une solution. Et puis pense que ta fille grandit et dans une petite dizaine d'années elle t'aura quittée pour vivre sa vie.

Rien n'y fait, tous mes arguments tombent à plat.

Sa décision est irrémédiablement définitive.

Je commence à comprendre la raison pour laquelle elle est restée si longtemps à Romford.

Je comprendrai plus tard que le prétexte des enfants n'était pas la finalité de cette mesure. Je le comprendrai lorsque trois mois après notre séparation, elle se remariera avec David, un gérant de pub londonien de troisième catégorie.

Mais que trouvent les femmes aux soudards ?

Elle s'en rendra compte rapidement car un an après elle re-divorcera, du tenancier cette fois.

Peut-être regrettera-t-elle à ce moment de m'avoir quitté.

En attendant, nous voici pour la conciliation devant le juge des affaires familiales. Je conserve tout, l'appartement et les meubles ainsi que le reste car c'était une possession personnelle d'avant le mariage et même si nous sommes mariés en Angleterre, ce sont les lois françaises qui préemptent puisque nous vivons dans la capitale. Pas d'enfant en commun, elle travaille, à peine plus de deux ans de vie commune, pas d'indemnités compensatrices.

Compensatrices de quoi d'ailleurs ? du mal qu'elle me fait ? c'est moi qui devrais être indemnisé.

Là ou je m'aperçois qu'elle avait tout programmé c'est que le samedi suivant notre comparution au tribunal, les déménageurs sont en bas de l'immeuble pour enlever ses affaires. Peu de chose, car la majorité, si ce n'est la totalité des meubles, de l'électroménager et de la décoration m'appartient.

Ouf ! les chats font aussi partie du départ et ça je ne vais pas m'en plaindre.

\*

Six mois que Brenda m'a quitté, je suis au prozac, j'ai aussi tendance à picoler un peu, je ne sors plus, je reste terré chez moi, télé, whisky, insomnies, gamberges, cafard, tristesse. Je ne vois plus personne, je ne vais même plus en Loge.

Mon toubib prétend que je fais une dépression. Avec ce que j'ai vécu, je me croyais à l'abri mais *"un seul être vous manque et tout est ....."*

Connement, je refais seul les périples que nous avons faits ensemble dans ce Paris que j'aime tant et que je lui avais fait comprendre.

Évidemment, à chaque fois je m'enfonce un peu plus dans mon désespoir.

Je décide de vendre mon appartement auquel je tenais tant mais qui maintenant me rappelle trop les années bonheur, perdues.

Je demande au Quai que l'on m'envoie à l'autre bout du monde, de préférence sur des lieux opérationnels dangereux.

Je suis reconnu professionnellement maintenant, et l'on satisfait à mon souhait, je pars pour l'Afrique du Sud.

Il y aura d'autres affectations en pays sensibles, le Vietnam, le Cambodge, le Tchad ; Il y aura des aventures, des femmes que j'ai consommées, mais que je n'ai jamais aimées.

J'ai maintenant 52 ans, je suis nommé Ambassadeur à Bamako au Mali.

\*

Depuis plus d'un mois je souffre de violents maux de tête, de plus j'ai tendance à perdre légèrement l'équilibre. Je consulte mon médecin traitant qui m'ausculte à fond, il a l'air de prendre la description des mes symptômes très au sérieux.

Il me dirige vers un de ces collègues à Villejuif, le professeur Danfos.

Quelques jours plus tard j'ai rendez-vous et ce mandarin commence une série d'examens très pointus. Scanner, IRM et même ponction du liquide céphalorachidien.

Aucun traitement jusqu'aux résultats si ce n'est plusieurs grammes de paracétamol journalier.

Dix jours plus tard je suis dans son bureau.

- Je n'ai pas une bonne nouvelle pour vous Monsieur de Frontgoust.
- Allez-y Docteur, je crois pouvoir assumer.
- Vous avez une tumeur au cerveau, les analyses me font dire qu'elle est cancéreuse.

- Compte tenu des examens que j'ai passés, je m'en doutais Docteur.

- Attention Monsieur, la science a fait d'énormes progrès et nous savons stabiliser. Vous pourrez être en rémission pendant de nombreuses années. Quant à vous dire que nous allons complètement éradiquer la tumeur ce serait vous mentir. De plus, nous ne pouvons pas opérer, du fait de son emplacement, nous pourrions toucher des zones cognitives.

Nous allons commencer une chimio par cachets. Le premier mois, cinq jours puis de nouvelles analyses et en fonction des résultats nous adapterons.

Je vous conseille de reprendre vos activités professionnelles, toutefois si vous étiez trop fatigué, appelez-moi, je vous recevrai en urgence.

- Merci Docteur, merci de votre franchise, de vos explications, je n'aurais pas supporté de ne pas savoir.



- Je vous en prie Monsieur de Frontgoust et gardez le moral, on a déjà vu de très longues rémissions grâce au moral. Croyez-le, le psychosomatique ça existe.

- Au revoir Docteur, au mois prochain.

Et pensant faire de l'humour j'ajoute Inch Allah à la fin de ma phrase.

Il me sourit et me serre la main d'une façon que je connais bien et qui m'indique son appartenance.

Il ne s'est dévoilé qu'au moment de mon départ et j'apprécie ce geste, qui aurait certainement pollué notre relation si je l'avais su d'entrée.

\*

Début mai je suis à nouveau chez le Professeur Claude Denfos à Villejuif. J'en suis à mon cinquième mois de chimio et d'examens répétés.

Je comprends à son air triste qu'il n'y a pas d'amélioration.

Avant même qu'il n'ouvre la bouche, je l'interpelle.

- C'est bon Claude, j'ai compris. Je suis foutu.

- Mais Jean-Charles ! on est tous foutus, n'oublie pas que la seule maladie sexuellement transmissible que tout le monde attrape à la naissance, c'est la mort. Tu dois te battre.

- Me battre, mais pour quoi, pour qui. Je n'ai personne, pas de descendance, plus de parents, Seuls quelques cousins éloignés qui n'ont certainement pas envie de pleurer derrière un cercueil, surtout si c'est le mien. D'ailleurs, il n'y en aura pas de cercueil.

- Jean-Charles, tu as des amis, de nombreux amis. Ils t'aiment, ils te respectent. Fais-le pour eux, si tu ne le fais pas pour toi.

- Ah Claude, arrête le couplet patriotique, s'il y a une chose que je ne supporte pas c'est la déchéance.

Nous allons converser ainsi pendant près d'une heure, lui essayant de me convaincre et moi lui faisant comprendre que j'avais déjà pris ma décision.

Nous nous quittons sur une accolade très fraternelle.

\*

Avant de partir pour l'Orient éternel, je retourne dans le Gers chez moi, je veux revoir le vieux bouilleur de cru qui dès l'aube fait sa mise en place sur la place du Bourg, et que les villageois producteurs connaissent de mieux en mieux d'années en années.

Ça se termine toujours vers 10h00 par une saucisson-partie, rillettes et autres cochonnailles, arrosés de Madiran et évidemment de la "goutte". Je veux les revoir mes cochons noirs que les paysans "*terminent*" aux châtaignes à partir de Septembre pour les immoler en décembre, ce qui leur donne ce goût que l'on retrouve uniquement par chez moi.

Je veux les revoir ces canards gras qui se déplacent en colonie en tortillant du croupion, je veux les revoir mes amis de toujours, ils ont vieilli, moi aussi, mais moi je n'ai plus d'avenir, alors....

Je veux retrouver l'odeur de notre vieille demeure, je voudrais revoir Elisabeth mais ça, je sais que ce ne sera pas possible. Elle vit aux USA et sait-elle encore que j'existe, avec sa vie d'épouse de milliardaire comblée ?

J'ai déjà enterré beaucoup de proches, Papa est au cimetière près d'ici. Tiens ! je ne l'appelle plus père, mais papa, peut-être aurais-je du le faire plus tôt. C'est bizarre la vie, on a toujours l'impression qu'on aura le temps de dire aux gens qu'on les aime et un jour c'est trop tard. D'autant plus que l'important c'est le présent, d'ailleurs mourir n'arrive qu'au présent.

Je passe quelques jours dans ma chère région, je sais que je ne la reverrai plus. Je veux être en osmose avec elle, avec ma jeunesse, après laquelle je ne cours pas mais qui a existée. Je veux retrouver mes racines, car l'arbre de vie m'a appris que je ne pourrais m'élever vers mon créateur que si j'ai des racines. Et je serai libre.

J'ai été un vagabond de l'âme, un handicapé du cœur, un charpentier de l'espace, un poète du cosmos. J'ai souvent provoqué la vie en duel, en abusant de tous les plaisirs qui l'abrègent. J'ai côtoyé le bruit et le silence. Dieu et le Diable. Mais j'ai aussi appris que le chemin n'existait pas et qu'on le faisait en marchant.

J'ai appris que pour que le mal l'emporte il faut que les hommes de bien ne fassent rien. Et si je pouvais résumer la vie en quatre mots, ils seraient Aimer - Souffrir - Lutter - Gagner.

J'ai aimé sans retour. J'ai souffert, j'ai souffert et j'ai lutté, j'ai lutté et jusqu'à ce jour j'avais toujours gagné. La leçon est qu'il faut donc souffrir le moins possible, lutter tant qu'il faut et sortir en étant toujours gagnant. Je sortirai gagnant, car c'est moi qui vais décider de la fin.

Laissez-moi vous dire Adieu. Je vous ai tant aimé, j'aurais tellement voulu continuer un peu avec vous.

\*

Le soleil s'est levé tôt en ce mois de juin. Les rayons brûlent déjà la peau de ceux qui ont pris le parti de dormir à la belle étoile sur le sable, devant la mer. Par choix ou par nécessité économique, qu'importe. Ils forment une communauté qui se soude et se reconnaît tout au long de l'été.

Il avance. Il est très grand, très mince, vêtu d'un smoking blanc, il arbore la légion d'honneur et porte un œillet bleu à la boutonnière. Avec ses cheveux argentés et une certaine nonchalance dans le déhanché de sa démarche, il ressemble à un aristocrate du XVIIIe siècle. Seul détail incongru, il a les pieds nus.

Il avance, il avance. Il entre dans la mer, calme, et continue d'avancer. Au pas. Bientôt l'eau lui arrive aux hanches, puis au torse. Il continue d'avancer.

Il va bientôt disparaître, disparaître à la vie, à la vie terrestre qu'il a tant aimée, qui lui a tant donné. Mais qui aussi vient de tout lui reprendre.

Le crabe, le méchant, celui qui mange la cervelle. Il le sait depuis six mois, il sait aussi que la

déchéance sera terrible. Il se dit que c'est mal fait la vie, car on n'en voit la beauté que vers la fin.

Il ne veut pas, lui qui a tant vécu. Il avance encore, il disparaît dans cette mer qui l'avait justement accueilli dès son adolescence.

Cette mer qu'il connaît, qu'il respecte, lui l'ancien plaisancier.

Il avance vers la mort plus que vers le suicide, une destruction flamboyante.

\*